



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Janvier 1853



TABLE DES MATIÈRES

Bénédiction paternelle, souhaits et réunions de famille	3
Chansons, partie de cartes, violoneux, rhum et «petit boire» d'Hilaire	5
L'inventaire du magasin général — Partie de hockey à venir...	8
La situation des maîtres et maitresses d'école	12
Les commissaires d'école et leurs responsabilités	18
La spectaculaire descente en ski d'Ovide Polansky.....	23
5 chelins pour «Le journal d'agriculture».....	28
Sermon du curé Chandonnay sur l'éducation des enfants	31
Moutons égorgés — Des jeunes du futur qui n'aiment pas la chicane	35
Tournois de jeu de dames, concert, chants et miel	38
Le kilt, vêtement national des Écossais	44
La patinoire transformée en œuvre d'art!	49
Une certaine dame Zamboni pourrait arbitrer la partie de hockey?	53
Branle-bas de combat autour de la partie de hockey.....	57
La partie de hockey (semelles cloutées) (1)	61



Bénédiction paternelle, souhaits et réunions de famille

Prologue, 1^{er} janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Notre plainte aurait-elle été entendue ? Sire le Froid a daigné calmer ses ardeurs glaciales; peut-être tenait-il ainsi à monter dans notre estime. Cependant, Sire le Vent a tenté une escapade qui toutefois fut vite refoulée par Sire Soleil qui lui a coupé l'air froid sous le pied. Toujours est-il que la première journée de l'année fut, quoique froide, ensoleillée et lumineuse. Le thermomètre s'est tenu tout près de 25 degrés Fahrenheit.

Le premier jour de l'année est toujours une journée mémorable. C'est celui de la bénédiction paternelle, des souhaits, des réunions de famille et des étrennes.

La nuit dernière, certains ont repris la coutume de la salve abandonnée depuis quelques années. Des groupes se sont formés. Ils sont allés réveiller, de maison en maison, les gens à coups de fusil. Plus la fusillade était vive, mieux l'effet était réussi.

Je vous explique ce qui se passe alors chez nos habitants. Le maître de la maison ouvre sa porte. On se souhaite la bonne année.

Puis, on prend un «petit coup»; on mange des «croquignoles» et on se dirige vers une autre maison dont on réveille le maître en tirant plusieurs coups de fusil. Là se répète la même cérémonie.

Tout cela aussi en l'honneur des gens du futur qui ont envahi nos vies.

Surprise! Je ne reviens pas de ma surprise !

Je dirais que l'année 1853 commence d'une façon bizarre! Je ne sais si les animaux ressentent quelque chose en ces temps de réjouissance! Savent-ils qu'il existe des jours de fête pour les humains?

Toujours est-il que je suis surpris et me pose cette question parce que ce matin, alors que je m'occupais à brosser mes deux chevaux, Gascon et Houpette, il s'est passé quelque chose de magique.

Diantre! Imaginez! Les deux bêtes m'ont gratifié de clins d'œil coquins et de hennissements pareils à des éclats de trompette.

Oh! Ce n'est pas la première fois que ma vieille Houpette me fait un clin d'œil, mais, Gascon! Aurait-il appris cette espièglerie de Houpette?

Plus extraordinaire encore, j'ai vu défiler dans l'étable toute une bande d'animaux dont le chef semblait être une chatte. Il s'agit de Chaconne, la chatte de Madame Mathilde Duchesne, l'épouse du juge de paix, Donald Laprise.

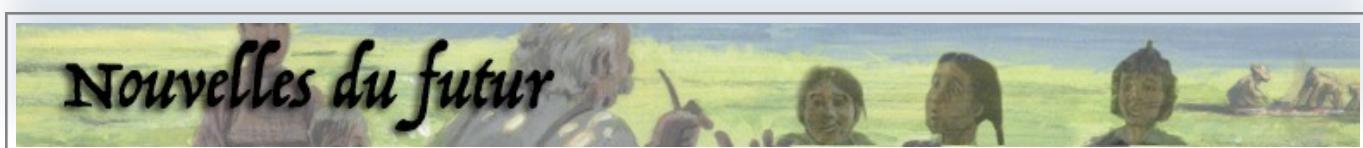
Tout cela est bien étrange. M'est d'avis que tous ces animaux étaient bien loin des bâtiments où ils sont abrités durant l'hiver.

Ventre-saint-gris ! pour reprendre le célèbre juron du roi Henri IV! Seule ma Houpette pourrait vous expliquer les dessous de la vie animale, car leur vie est bien différente de ce que nous pensons, nous les humains.

Certes! Ils ne pensent pas seulement à manger et, j'ai parfois l'impression que certains d'entre eux comprennent notre langage comme j'ai le sentiment de comprendre le leur. Je dirais même plus, je suis certain qu'ils ont un langage commun qui leur permet de se parler entre eux. Pour moi, un animal est un «Être organisé et doué de sensibilité».

Après tout, Dieu, après avoir créé les animaux, créa l'homme. Le Créateur a fait de nous un animal raisonnable. Et, même si nous vivons sous l'empire de l'homme sur les animaux, je demeure persuadé que ces derniers ont beaucoup à nous apprendre.

Diantre! Il ne faudrait pas que je parle de tout cela aux habitants de Prologue, car je passerais pour un énergumène plus fou que je ne le suis!



Aujourd'hui seuls les souhaits sont de mise. Nous nous souhaitons:

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE 1853

Et nous faisons de même pour nos correspondants du futur.

Alors, nous vous disons:

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE 2008

Augustin Lebeau, journaliste



Chansons, partie de cartes, violoneux, rhum et «petit boire» d'Hilaire

Prologue, samedi 3 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une belle neige dodue est venue couronner les efforts du soleil, des nuages et du vent.

Le thermomètre a laissé échapper un sourire quand l'air humide et frais a léché la délicate ligne rouge du 30 degrés. Déjà, quelques pouces de flocons bien charnus s'ingénient à cacher les marques laissées par l'activité humaine des derniers jours.

Depuis hier, les habitants se visitent et s'offrent des souhaits de « Bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours ».

Les dames sont allées rendre visite aux membres de leur famille alors que les hommes sont allés de-ci de-là, transmettre leurs vœux à leurs voisins et amis.

En ce jour de festivités, les tables des mieux nantis sont généralement garnies d'excellentes confitures et de gâteaux.

Chez la plupart d'entre nous, le jour de l'An a rassemblé toute la parenté pour le repas du midi et du soir: il ne manque que ces pauvres âmes en peine, esseulées quelque part dans un camp de bûcheron.

C'est le cas pour la famille Gadouas chez qui manquaient quatre fils.

Depuis quelques jours, des conteurs et des violoneux s'exécutent dans les maisons à la plus grande joie de leur auditoire. C'est le temps de la chanson, des parties de cartes, du rhum ou du petit boire de mon ami Hilaire Borduas.

Je ne voudrais pas que monsieur Hilaire tire orgueil de ce que je vais vous confier, mais, je ne peux passer sous silence l'appréciation que les habitants de Prologue ont faite de son «petit boire».

— C'est une année exceptionnelle, a clamé haut et fort, monsieur Donald Laprise.

Jusque là, j'ignorais que le juge de paix pouvait avoir le nez aussi rouge! Son fils Jean qui, à ses côtés, hoquétait bruyamment a alors ajouté, des sanglots dans la voix:

— C'est un grand cru! je crois bien que je vais engager monsieur Hilaire comme maître brasseur lorsque ma brasserie sera en fonction!

— Ma foi, dis-je, en fin connaisseur, il y a une belle différence entre faire une bonne bière et faire un bon «p'tit boire»!

— Taratata! marmonna, le capitaine de milice, vous verrez bien!

Pour clore le débat, il me gratifia d'une grande tape dans le dos qui me fit choir droit devant, tout près du poêle.

Là, Chaconne, une toupie en bois sous une patte, ronflait dans son petit coin, bien au chaud! À la suite de ma chute, je l'ai réveillé et, nous nous sommes retrouvés face à face. Elle m'a regardé intensément: devinait-elle ma pensée?

Elle avait l'air de dire que l'état d'euphorie qui habitait ses maîtres n'était que provisoire et qu'il ne fallait pas en prendre ombrage, car, la réserve du «p'tit boire» d'Hilaire diminuait à vue d'œil!

Hum! Bagatelle, chose de peu de conséquences ! Passons à autre chose!

Il paraît que le jeune Luc Papineau fréquente assidûment Jane-Edith Caldwell. C'est Paulin Larose qui m'a dit avoir vu le couple faire une promenade du côté des bâtiments du passeur, Trefflé Bellerive.

Vous me connaissez, j'ai vite couru aux nouvelles, ce qui m'a valu d'être vertement rabroué par le passeur. À ma question concernant les premières amours de ces jeunes gens, il m'a regardé comme si je tombais des nues!

— Bonté divine, m'sieur «l'écriveux», vous êtes ben le dernier au fait de cette affaire, me lança-t-il, avec humeur!

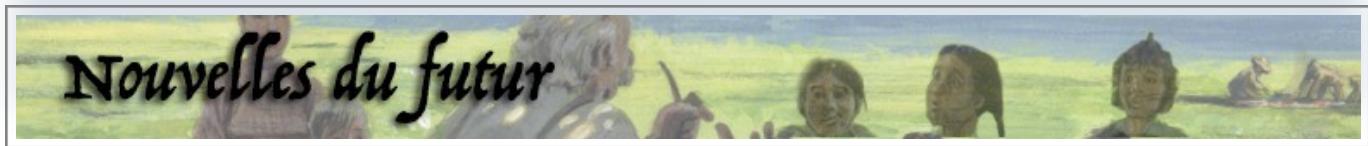
— Comment cela, le dernier?

— Diantre! m'exclamai-je, quelque peu offensé. Vous y allez fort mon bon monsieur. Sachez que rien ne m'échappe et que si la rumeur de ces nouvelles amours n'était pas encore parvenue à mes esgourdes c'est que le secret était bien gardé!

— C'est pour quand le mariage, demandai-je, à tout hasard?

— Hé ben! C'est comme vous dites: le secret est ben gardé!

Je suis reparti rapidement, car il était évident que je ne pourrais pas lui tirer les vers du nez. Il faut que j'aille aux sources. Je vous ferai part de mes démarches dans une prochaine chronique.



Plusieurs habitants de Prologue sont inquiets. Les gens du futur semblent connaître certains faits et gestes les concernant qui tiendraient, aux dires de plusieurs, de la sorcellerie.

Certes! Je crois que la sorcellerie est une affaire de pauvres esprits superstitieux, voire même, d'une crainte mal réglée de la Divinité.

Il demeure qu'il est mystérieux que tant de renseignements soient ainsi libres de circuler dans les mains d'étrangers qui, somme toute, ont la possibilité d'en faire un bon ou un mauvais usage selon leur degré d'entendement, de jugeote.

Inutile de vous dire que l'inquiétude n'est pas le lot de tous!

Prenez, par exemple, le cas de la jeune Édith Desrosiers. Certaines de ses correspondantes lui ont écrit l'avoir choisi parce qu'elles l'avaient trouvé belle, intelligente, volubile et joyeuse.

Pardi! Voilà de bien beaux compliments qui ne sont pas tombés dans l'oreille d'une sourde.

Ma foi! À voir comment la jeune fille se pavane et exhibe cette lettre depuis quelques jours, me laisse penser que nous aurons peut-être quelques problèmes de vanités, de suffisance, de fatuité, d'orgueil avec les habitants de Prologue qui correspondent avec les gens du futur.

Qui plus est, j'ai vu ce matin, madame Pétronille Papineau qui avait le même air béat. M'est d'avis que certains de ses correspondants ont pareillement chatouillé son amour-propre.

Certes! On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il sait en faire et nous verrons si les gens de Prologue sont dignes de la confiance que leurs correspondants mettent en eux.

Certes il est préférable de voir cette beauté tranquille sur les visages des gens de Prologue. Je serais plus inquiet d'y trouver le tourment ou la torture.

Augustin Lebeau, journaliste



L'inventaire du magasin général — Partie de hockey à venir...

Prologue, mercredi 5 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil se repose à Prologue. Il fait du tourisme chez nous. Encore ce matin, il se promenait au-dessus de nous, admirant les paysages et laissant traîner, derrière lui, une douce chaleur. Le thermomètre indique présentement 34 degrés Fahrenheit.

Ce matin, les déplacements sont très difficiles. Cette neige cache tellement de pièges plus dangereux les uns que les autres: la glissade imprévue, la culbute désespérante, la pirouette dangereuse, la chute ridicule.

Quand ce n'est pas une cabriole capricieuse, un plongeon mémorable, une dégringolade humiliante ou quelques galipettes déshonorantes.

Toutes ces acrobaties sont accompagnées de bruits et d'expressions pittoresques: floche, ouille, pouah, euh, flûte, tonnerre, bonté divine, diable, misère, Sacrebleu, morbleu, bigre!

Avez-vous remarqué, chers amis, qu'un déséquilibre de ce genre, provoquant une collision entre un fessier et le sol, se produit toujours devant quelques spectateurs pour immortaliser la scène.

C'est donc à petits pas que j'ai quitté la maison, toujours à l'affût que je suis des dernières nouvelles et des dangers de l'hiver.

Je suis d'abord entré chez le marchand général. La jeune et belle Vitaline était au comptoir. J'ai demandé de l'huile pour ma lampe et une belle plume d'oie. J'avais aussi besoin de mélasse, de sel et de moutarde.

Il faut vous dire que les tablettes de notre magasin général sont bien garnies.

L'hiver peut être long et les tempêtes obligent souvent à l'isolement. Il faut donc prévoir quelques nécessités pour les gens de la seigneurie. À cet égard, notre marchand est un homme avisé.

Il voit à ce que les vivres ne manquent pas: sucre du pays, mélasse, tabac, sel, farine, morue sèche, suif, chandelles, pois, orge, moutarde, eau-de-vie, rhum, vin et vinaigre.

Nous pouvons aussi trouver des objets plus rares tels des cordes de violon, des joncs d'or pour les épousailles, des pipes, des moulins à café.

L'inventaire du magasin général comprend également des bas, du fil et des boutons, petits et grands, de diverses couleurs et faits de bois, de nacre ou de fer blanc; du fil de laiton, des fourchettes, des cuillères, des couteaux; des serrures, des limes, des peignes; des hameçons, de la ligne à pêche, des ciseaux; des petits miroirs, des broches à tricoter; des tabatières, des pierres à fusil, des dés à coudre; des lancettes avec leur boîte, des peignes à carder, des fauilles, des égouines, des scies; des poêlons, chaudières, chaudrons et théières; des plats et des assiettes de terre et de faïence; des harnais de chevaux, des selles, du cuir, des robes de carriole; des lanternes, de la vitre et de la peinture.

Évidemment, notre marchand tient toutes sortes de tissus : indienne rouge picotée jaune, basin bleu, flanelle blanc et jaune, coton bleu, drap gris, toile d'Irlande, mousseline claire, linon; des patrons, des mouchoirs, des bonnets, des gants de chamois, des jupes et encore bien d'autres choses.

Changement de propos! Une importante réunion concernant l'organisation de la partie de hockey a eu lieu hier soir au manoir seigneurial.

Plusieurs notables et habitants prospères étaient de la séance.

Après bien des discussions, nous avons décidé, contrairement à la partie jouée lors de la première année d'installation des LIGNES DE COMMUNICATION avec le futur, nous avons donc décidé qu'une seule équipe ne proviendrait de la seigneurie Prologue.

L'équipe adverse sera composée de joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Il fut aussi convenu que les participants n'auraient pas plus de 12 ans d'âge.

Et bien oui, je parle de la partie de hockey!

Cela est incroyable, n'est-ce pas?

Est-ce un fait quelconque? Non pas! me direz-vous, c'est un fait notable.

L'événement n'en est pas à ses premiers balbutiements.

En effet, l'année passée à pareille date, plus précisément le 8 février 1852, les villageois s'étaient réunis autour d'une patinoire, improvisée par messieurs Jos Languille et Trefflé Bellerive, pour assister à une partie de hockey.

Cette partie fut mémorable et je vous invite à consulter la description que j'en ai faite dans mes chroniques «Au jour le jour». Cela vous permettra, comme on dit par ici, de vous mettre dans l'atmosphère.

Cette partie-là fut très amusante parce que nul ne se prenait au sérieux.

Diantre! Je ne peux en dire autant cette année. C'est devenu une course à l'intelligence, à la fierté, à l'orgueil et à la force de caractère.

Je dirais même plus! Ça sent la tromperie à plein nez. Il va falloir y prendre garde ! Croyez-moi !

Je vous explique. D'abord, il faut savoir que les habitants de la seigneurie de la Vadrouille ne connaissent rien à ce sport et ignorent tout des Lignes de communication avec le futur.

Puis, nous avons fait un mensonge. Innocent! me direz-vous, mais, c'est tout de même un mensonge!

Imaginez! Nos responsables ont présenté cela comme un jeu pareil à celui de la crosse, mais se jouant sur la glace.

Puis, l'acceptation, une fois donnée, nous leur avons fait parvenir les règlements ainsi que les consignes relatives à la tenue vestimentaire des joueurs et une liste d'objets utiles à la pratique de la joute.

Le défi a été relevé. Aujourd'hui, ils en sont à former une équipe qui viendra rencontrer celle de Prologue.

De part et d'autre, d'aucuns ont déjà spéculé sur l'issue de la rencontre.

M'est d'avis qu'il y aura encore quelques petits paris qui...!



Depuis que nous recevons des lettres du futur, il arrive souvent que les propos de nos correspondants soient curieusement interprétés par les gens du village.

C'est parfois cocasse. C'est parfois d'une étrangeté bouffonne, qui étonne et fait rire.

Voyez, par exemple, l'étonnement de monsieur Hilaire Borduas, le chef cuisinier au manoir seigneurial:

— «Vous jouez à des jeux d'ordinateur. Là, je suis interloqué. Ça ne doit pas ressembler à un jeu de billes ou de dames. Vous jouez à être un évêque qui ordonne des prêtres? Vous jouez à l'ordination? Comment dénomme-t-on vos jeux: la «tonsure», les «ordres moindres», le «sous-diaconat», le «diaconat», le «sacerdoce»? C'est assez scandaleux, mais ce n'est pas moi qui vais jeter la pierre».

Pardi! Avouez que la réponse du chef cuisinier est cocasse!

Imaginez son effroi s'il avait lu la lettre reçue par Trefflé Bellerive, le «passeux». Une équipe de correspondants l'a informé comme suit des jeux vidéos:

«Je m'appelle Stéphane [...] et je vais vous parler des jeux vidéos [...]. Les jeux vidéos, ça ne se joue pas avec des ballons. Il y a toutes sortes de jeux vidéos. Par exemple: le PlayStation, le GameCube, le X-box, le Game boy, non couleur, couleur et le Gameboy advance. Le PlayStation se joue avec des manettes, un CD et une boîte de plastique, des fils et un lecteur CD pour lire les CD du jeu. Le Game cube c'est presque semblable au PlayStation, mais sauf qu'il est carré et on peut le brancher. Le X-box est la même chose que le PlayStation, mais en plus gros et plus évolué. Le Gameboy couleur est rectangle, comme le Gameboy pas de couleur. Le Gameboy advance, il faut mettre une plus petite cassette et il est plus petit, mais plus large. »

Sacrebleu! Cela dépasse mon entendement. Je n'ose interpréter un tel paragraphe. Je suis dans la noirceur la plus totale. Monsieur Bellerive m'a aussi avoué son ignorance. Il s'est bien promis de revenir sur le sujet avec ses correspondants.

— Je ne dormirai point , m'a-t-il confié, avant de comprendre la signification de ce verbiage.

— M'est d'avis que le pauvre homme n'est pas près de trouver le sommeil.

Augustin Lebeau, journaliste



La situation des maîtres et maitresses d'école

Prologue, dimanche 9 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Titubant sous les attaques répétées du vent, tel un homme ivre, le soleil a tenté une escapade sur le ciel de la seigneurie. Vivement repoussé par des amas nébuleux de grisaille, il a disparu, tel un fantôme. Heureusement, il nous a laissé une douce chaleur en héritage, délogeant ainsi la froidure sans âme qui cherchait à s'enraciner. Le thermomètre se maintient à 40 degrés Fahrenheit depuis ce midi.

Hier, j'ai rencontré, au magasin général, madame Saintonge, l'ancienne maîtresse d'école.

Nous avons entamé une discussion sur l'évolution et la situation actuelle de l'éducation en ce pays de Prologue.

Ma foi! J'ignorais à quel point la vieille institutrice était une mine de renseignements dans le domaine.

Bien entendu, nous avons parlé de la compétence des maîtres et de leurs salaires.

Voici quelques bribes de cette conversation.

Mademoiselle Saintonge m'a raconté que de 1829 à 1836 les maîtres et maîtresses des campagnes du Bas-Canada étaient assurés d'avoir une allocation gouvernementale annuelle de 20 livres anglaises.

À cela s'ajoutait une somme variable provenant soit de la rétribution mensuelle versée par les élèves payants, soit par des souscriptions volontaires, soit par l'aide des Fabriques ou bien encore par l'aide des curés.

Bon an mal an, Madame Saintonge croit que le revenu annuel des maîtres pouvait alors varier entre 20 et 40 livres anglaises.

Dans certaines paroisses avoisinantes de Prologue et dans la côte des Écossais, le maître profitait de la tradition dite du «boarding».

C'est certainement un système qui vous est inconnu. C'est assez simple: je vous explique.

À tour de rôle, les familles d'écoliers devaient héberger gratuitement les maîtres d'école.

Voilà! pour ce qui est de la tradition dite du «boarding».

À Prologue, madame Saintonge avait sa propre habitation. Elle recevait parfois, en guise de paiement, des produits alimentaires et du bois de chauffage.

D'autres habitants offraient du blé ou une journée de travail sur la terre de son époux, Edward Harris. Des mauvaises langues disent que le bonhomme Harris a profité de cette main-d'œuvre providentielle pour développer son exploitation agricole.

D'autres méchantes langues affirment que la terre de madame Saintonge s'est développée plus rapidement que l'esprit de certains enfants de Prologue qui ont fait ses classes.

Bof! Quel tumulte inutile! Quels éclats de trompettes! La situation que nous considérons ici met en lumière, le terrible ulcère qui se cache au plus profond de la nature humaine.

Les hommes sont-ils fous?

Cherchent-ils leur ruine à dénigrer ainsi ceux et celles qui se vouent corps et âme au développement de l'esprit des enfants?

Pourtant, de nombreux habitants se rappellent encore le travail acharné fourni par la maîtresse d'école pour instruire leurs enfants et leur faire profiter des grâces de l'instruction publique.

Malheureusement ce ne sont pas ces gens qui parlent le plus fort et qui tonnent bien haut leur satisfaction.

Assez de tergiversations!

En 1836, au lendemain de l'abrogation de la loi des écoles de syndics, nombre d'écoles de campagnes ont fermé leurs portes entraînant d'abord le congédiement de plusieurs maîtres et maîtresses d'école.

Quant à la situation financière de ceux qui continuaient d'enseigner, inutile de dire qu'elle s'est rapidement détériorée.

Madame Saintonge estime que vers 1838, le revenu annuel des maîtres d'école se situait aux environs de 15 livres anglaises.

Pis encore! Malgré le maintien, dans les campagnes, de la tradition du «boarding» et des fournitures d'aliments, de blé, de bois de chauffage et de journées de travail, rares sont ceux qui pouvaient maintenir leur revenu de la période précédente.

Diantre! N'allez pas croire que les choses se sont améliorées avec le temps.

À preuve, la loi scolaire de 1841 qui ne garantissait plus aux enseignants un salaire de base de 20 livres anglaises (1829-1836) ni même de 15 livres anglaises.

La loi donnait plutôt le pouvoir aux commissaires d'école qui décidaient du pourcentage de l'octroi gouvernemental et des taxes foncières à être accordés aux maîtres d'école.

Misère! Cette loi ne précisait guère les qualifications requises chez les maîtres.

Tout au plus devaient-ils «avoir bon caractère» et être «examinés» par les commissaires sur leurs compétences.

La rébellion de 1837-1838 a toutefois obligé le gouvernement à inclure certaines précisions quant à l'origine des enseignants.

Ainsi, afin de parer à la venue de maîtres américains, le gouvernement précisait que les instituteurs devaient être sujets de Sa Majesté ou bien encore, naturalisés.

De plus, la loi de 1841 a fait de la présence à l'école une condition essentielle pour le versement de l'octroi gouvernemental.

À la campagne, les communautés doivent maintenant garder l'école ouverte pendant un minimum de 9 mois dans l'année et les maîtres sont obligés de tenir un Journal de classe.

Les limites de l'âge scolaire sont fixées à cinq et quinze ans.

Malgré cela, madame Saintonge m'a affirmé que l'école de Prologue n'était ouverte guère plus de six mois par année et que l'âge des enfants qui la fréquentaient était de huit ans à quatorze ans.

À cette époque, comme c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui, le mauvais temps et les distances sont de grands obstacles pour les uns, parce que trop jeunes, et pour les autres, parce que d'un âge pouvant être utile à la ferme.

Inutile de vous dire que le service des plus grands est requis à la maison paternelle ou à l'atelier.

En 1846, le gouvernement a créé deux Bureaux d'examineurs, l'un à Québec et l'autre à Montréal.

Malgré cette loi, Madame Saintonge n'a pas été obligée de subir un examen pour vérifier ses connaissances et ses capacités.

Par ailleurs, les commissaires ne sont nullement obligés d'engager des instituteurs ayant un brevet ou de leur donner préférence sur ceux qui ne sont pas brevetés.

Malheureusement! Les femmes n'étaient pas soumises à l'obligation de l'examen.

Madame Saintonge y a vu une sorte de mépris envers les femmes. Elle croit que certaines instances veulent faire de la profession un monde réservé aux hommes.

Mais, je vous reparlerai de tout cela dans une prochaine chronique.

Bref, à Prologue et dans les paroisses avoisinantes, les commissaires avaient comme seules préoccupations d'engager, à leur entendement, des maîtres et maîtresses qu'ils jugeaient suffisamment qualifiés.

De plus, ils déterminaient le programme d'études de chaque école. Leur seule limite était de s'assurer que les manuels utilisés en classe aient reçu l'approbation des Bureaux d'examineurs.

Malgré tout cela, les exigences envers les maîtres d'école ont tout de même augmenté depuis 1829.

Ainsi, les maîtres et maîtresses, en plus de savoir montrer à lire, à écrire et à compter, doivent pouvoir enseigner l'arithmétique jusqu'à la règle de trois inclusivement ainsi que les éléments de la grammaire et de la géographie.

À suivre.



Mademoiselle Elisabeth Tremblay s'interroge sur l'intérêt manifesté par ses correspondants concernant les punitions qu'elle donne aux écoliers de Prologue. Elle a même l'impression que la discipline est une question primordiale dans le futur.

Elle avoue en être très heureuse, car elle considère que la discipline est essentielle dans la direction d'une école. En fait, elle m'a confié qu'elle est indispensable, et ce, pour plusieurs raisons très simples.

D'abord, pour que l'instituteur ne ruine pas sa santé en de vains efforts pour dominer de sa voix le bruit continual qui se ferait dans la classe advenant qu'il n'applique pas de discipline.

Puis, pour que ses explications soient utiles. Il serait vain de donner un enseignement clair et complet si la dissipation empêche les élèves d'écouter.

Cela va de soi, ai-je marmonné, quelque peu curieux de connaître la suite.

D'une voix passionnée, notre institutrice a ajouté que la discipline était également nécessaire pour que le temps soit mis à profit.

Voyez ce qu'elle en dit:

— Je ne veux pas perdre mon temps à gronder et à punir les élèves. Avec la discipline, les élèves peuvent faire des progrès. Aussi, lorsque la dissipation est l'état habituel d'une classe, elle est presque toujours accompagnée de paresse.

— D'ailleurs, les enfants qui jouent et qui s'amusent, n'entendent point mes explications et ne peuvent en profiter, tandis que ceux qui sont sages peuvent être dérangés et distraits par les autres.

— Enfin, je dirais que pour que l'école acquière une bonne renommée il faut que l'instituteur ou l'institutrice ait l'habileté d'établir et de maintenir la discipline.

— Certes, monsieur Lebeau! Je ne considère pas comme indiscipline ou un désordre une certaine liberté de mouvement, car cela est inhérent à la nature des enfants. Je ne désire pas non plus faire de mes élèves des espèces de statues qui seraient immobiles pendant des heures entières ou pis encore, en faire des esclaves tremblant sous les yeux d'un tyran impitoyable.

— À mon avis, a-t-elle repris avec sérieux, il y a deux sortes de discipline: la discipline matérielle, que je pourrais aussi appeler militaire et qui s'arrête au bon ordre extérieur et apparent et, il y a la discipline morale qui modère et dirige l'esprit et le cœur, aussi bien que le corps.

— C'est cette discipline-là que je tâche d'obtenir avec mes élèves.

— Je n'en doute point, dis-je. Il est certain que vous savez toucher le cœur des enfants de Prologue!

Cette intervention m'a valu un beau sourire et un haussement d'épaules.

— Je crois, dit-elle, que l'affection lorsqu'elle est sincère et profonde est un solide fondement de la discipline. Mes écoliers m'estiment et je suis comme une mère pour eux. Ils savent ce qui me fait plaisir et ce qui me contrarie.

— Ils craignent donc de me déplaire par des étourderies, une mauvaise conduite ou quelques fautes graves.

— En retour, ils savent aussi que je prends un vif et réel intérêt à leur succès, à leur avancement, à leur santé, à tout ce qui les concerne.

— Toutefois, il ne suffit pas que les élèves m'aiment, il faut qu'ils me respectent.

— Il faut donc de la retenue. Ce ne sont pas les coups qu'ils doivent redouter de moi.

— Je ne veux pas être comme ces maîtres devant lesquels les enfants n'osent ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche, ni permettre le sourire à leurs lèvres. Certes, ces tyrans parviennent à obtenir un certain ordre matériel, mais jamais ils ne règnent sur les coeurs.

— D'après vous, monsieur Lebeau, est-ce qu'il y a encore des enseignants qui sont des tyrans dans le futur?

— Chère demoiselle, dis-je, je ne peux répondre pour vos correspondants, mais je suis d'avis que la nature humaine n'a pas tant changé. Des tyrans, il y en aura toujours, quelque soit le système et les volontés d'éloigner ces sortes de gens.

Nous avons ainsi parlé d'école et de discipline pendant quelques heures. Je n'ai pas vu le temps passé! Que dire de plus: il était difficile qu'il en soit autrement en aussi charmante compagnie.

Nous avons convenu que mademoiselle Tremblay interrogerait ses correspondants sur cette question et que j'y reviendrais dans une prochaine NOUVELLE DU FUTUR.

En attendant, «Tourlou» et que Dieu vous bénisse.

Augustin Lebeau, journaliste



Les commissaires d'école et leurs responsabilités

Prologue, mardi 11 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le s'est vent calmé et le soleil a trôné toute la journée dans le ciel de la seigneurie. Il nous a réchauffé et a laissé un air de printemps dans nos coeurs. Ce temps doux est de mauvaise augure en cette période de l'année.

Je poursuis sur ma lancée concernant l'éducation. Je parlais, à la toute fin de ma chronique précédente, du pouvoir des commissaires.

Laissez-moi vous informer sur la loi à l'origine de tout ce remue-ménage.

Le 18 septembre 1841, la loi 4 et 5 Vict., Chap. 18, mettait fin à l'absence de législation qui durait depuis 1836.

Cette loi a transformé les conseils de districts en un bureau d'éducation.

Elle a établi les arrondissements d'école (chaque arrondissement comptant au moins 15 résidents de 5 à 16 ans).

Le bureau a pour tâche de prélever sur les habitants les argents nécessaires pour la construction des maisons d'école. Il est également de son ressort de prévoir une somme de 10 livres pour acquérir des manuels scolaires et finalement, il doit produire un rapport annuel.

Tout ce remue-ménage doit vous paraître ridicule. J'imagine que dans le futur, vous n'avez pas besoin de recourir à ces moyens pour garnir vos bibliothèques scolaires. J'imagine les étagères de vos bibliothèques croulant sous un très grand nombre de livres.

Comme on dit par «icitte» autre temps, autres mœurs!

Je disais donc, les syndics de la loi de 1832 ont été remplacés par les commissaires d'école.

À Prologue, les commissaires furent élus par une assemblée annuelle de la paroisse Saint-Gonzague. Nous avons élu cinq commissaires et un conseiller de district.

Je vous présente tout ce beau monde que vous devez commencer à connaître via la correspondance avec les gens de Prologue.

Je suis l'un de ces commissaires puis il y a, messieurs Alcide Tremblay, époux de madame Marie-Louise Beaulieu, Léon Simard, le paysan le plus prospère de tout le territoire, Joseph Simard, l'homme qui sait prédire le temps qu'il fera et, le vieux Firmin Borduas, agriculteur et «ramancheur».

Le conseiller de district est le sieur Donald Laprise, percepteur seigneurial, notaire et juge de paix.

La paroisse Saint-Gonzague comprend 3 arrondissements; le premier, l'arrondissement de la côte Sainte-Justine et du village Prologue et une partie de la première côte des seigneuries de la Chamaille et de la Gâtine; le deuxième, l'arrondissement de la côte Saint-Ambroise et une partie de la deuxième côte des seigneuries de la Chamaille et de la Gâtine et le troisième arrondissement, la côte des Écossais et toute la partie nord du territoire.

Ce dernier arrondissement a une petite école construite en brique et dans laquelle enseigne Mary Harris, une institutrice anglophone.

Ces commissaires ont le contrôle des écoles de la paroisse, ce sont également eux qui engagent et surveillent les instituteurs.

Ils ont le pouvoir de destituer les instituteurs pour cause de négligence, d'incapacité ou bien encore de mauvaise conduite.

Ce sont les commissaires nommés ci-haut qui ont engagé mademoiselle Élisabeth Tremblay.

Heureusement! à Prologue, les commissaires sont, de l'aveu même de mademoiselle Élisabeth Tremblay, des hommes instruits et assez connaissants.

Monsieur le curé Chandonnay prétend que ce sont des hommes particulièrement instruits, moraux et amis de l'éducation.

Dans la paroisse voisine, la rumeur veut que certains commissaires ne sachent ni lire ni écrire ce qui, ma foi, doit les rendre bien indulgents quant au choix de l'instituteur.

Tous ici, à Prologue, nous questionnons à savoir ce qu'il est advenu de l'importance des COMMISSAIRES au XXIE siècle!

C'est par la loi promulguée, le 29 mars 1845, que le gouvernement a stipulé qu'il y aurait dans chaque paroisse, ville ou village, des écoles communes sous la régie des commissaires d'école.

Cette loi avait pour objectif de pourvoir, d'une manière plus efficace, à l'instruction élémentaire dans le Bas-Canada.

De nos jours, l'organisation scolaire est aussi liée à celle des municipalités.

En effet, la loi précise que pour le premier lundi de juillet une assemblée générale de tous les propriétaires de biens-fonds et de tous les habitants doit être convoquée et présidée par le plus ancien juge de paix.

En ce qui nous concerne, le plus ancien juge de paix et, le seul d'ailleurs que nous ayons jamais eu est, le sieur Donald Laprise.

Après cette réunion, une assemblée générale pour l'élection des commissaires doit être convoquée. Il doit être élu autant de commissaires qu'il y a d'arrondissements scolaires dans la paroisse.

Le nombre minimum est fixé à cinq et le maximum à neuf.

À cette époque-là, la loi prévoyait que le curé ou le ministre résidant de la croyance religieuse à laquelle appartiennent plus des deux tiers de la population de la paroisse devait être nommé commissaire d'école d'office.

Cependant, le 9 juin 1846, une nouvelle législation apportait des amendements à la loi de 1845.

Après l'assemblée générale du premier juillet, une assemblée générale pour l'élection des commissaires doit être convoquée au plus tard le premier octobre et elle doit être présidée par un ancien commissaire.

Les ecclésiastiques ne doivent pas être trop actifs et ils ne sont plus considérés comme commissaires d'office.

Voici donc les devoirs des 5 commissaires élus:

- partager la municipalité en arrondissements d'école à condition qu'ils aient au moins 20 enfants de 5 à 16 ans;
- prendre possession de tous terrains et maisons d'école; veiller à leur entretien et leur réparation; acquérir tous les biens meubles et immeubles nécessaires;
- gérer les finances: prélever par cotisation une somme égale à l'allouance du gouvernement et poursuivre ceux qui ne voudraient pas payer; fixer la rétribution mensuelle de trois deniers au minimum à trois chelins au maximum, par enfant en âge de fréquenter l'école et non plus uniquement pour ceux qui vont en classe. Exempter de cette rétribution «les personnes indigentes, lunatiques ou idiotes».

Comme nous l'avons vu, les commissaires exercent un certain pouvoir sur les instituteurs:

- ils les engagent, mais ne peuvent plus les déplacer selon leur plaisir autrement que pour cause d'incapacité, de négligence, d'insubordination, d'immoralité, et cela, seulement après délibération en assemblée des commissaires.

Cela n'est pas prêt d'arriver à Prologue, car, pour reprendre les paroles du juge de paix qui proclame bien haut les qualités exceptionnelles de mademoiselle Élisabeth Tremblay, je dirais, que nous avons la meilleure institutrice à des lieues à la ronde.

Aussi, sur le plan pédagogique:

— les commissaires établissent le cours d'études et les règles générales pour la tenue des écoles.

Inutile de vous dire que mademoiselle Tremblay a judicieusement fait part de ses idées et les commissaires sont allés sans aucune contestation, dans le sens de ses suggestions.

— ils indiquent la date de l'examen public et y assistent:

— ils veillent à ce que les livres utilisés soient approuvés et recommandés par le bureau des examinateurs.

Les curés et ministres des différentes croyances ont le choix exclusif des livres de religion et de morale pour les écoliers de leur arrondissement.

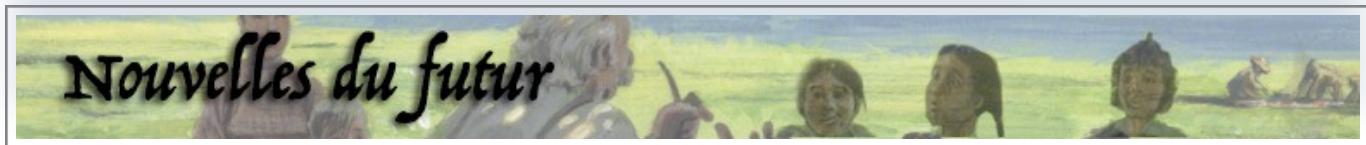
Sur le plan de la surveillance:

— Les commissaires ont toute juridiction pour régler les différends entre enfants, parents et instituteurs;

— Ils ont à visiter chaque école de la municipalité une fois tous les six mois et doivent faire rapport sur la régie des écoles et la valeur des instituteurs.

Certes! Cet exposé sur le fonctionnement de notre système scolaire peut vous sembler pénible, mais il m'importe de vous en faire connaître les détails afin que vous soyez en mesure d'établir une meilleure comparaison entre nos deux mondes.

Est-ce que ce système est très différent dans le futur? Nous aimerions le savoir!



Encore, madame Chiasson, qui fait des siennes! Une certaine demoiselle Sarah lui a demandé si elle pouvait lui faire parvenir une photographie de son fils Michel.

Elle a pensé, avec raison, qu'une photographie était comme une peinture, un tableau d'artiste.

Voyez ce que cette simple question a mérité comme réponse:

— «Hum! Torriabe de bean! Vous me donnez une idée, m'zelle Sarah! Je vais aller me plaindre au seigneur Prologue et lui demander de faire revenir les artistes afin qu'ils fassent d'autres tableaux de nous et, cette fois-là, je vais m'organiser pour que mon fils et ma petite-fille Marie-Aimée apparaissent dans l'un de ces tableaux. De même, je n'ai pas de photo de mon enfance ... comme vous dites si bien! Mais, si on faisait un portrait de ma p'tite Marie-Aimée, vous auriez une bonne idée de moi lorsque j'étais enfant... elle me ressemble comme deux gouttes d'eau»!

Sacrebleu, que je me suis dit: il y a goutte d'eau et goutte d'eau!

M'est d'avis, que madame Chiasson est un peu vaniteuse, car la petite Marie-Aimée est vraiment très jolie et elle a une frimousse très rigolote.

Ce n'est pas que je trouve l'aubergiste laide.

Certes! Non! C'est plutôt que je crois que Marie-Aimée aura cette beauté d'adulte que peu de femmes que je connais ont. Elle a déjà une beauté lumineuse... Elle aura, certes, une beauté d'adulte radieuse.

Augustin Lebeau, journaliste



La spectaculaire descente en ski d'Ovide Polansky

Prologue, jeudi 13 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Virevoltant ça et là, quelques flocons laineux ont repris le tricot géant détruit par le verglas des derniers jours. Un miroir de glace, hypocrite et malfaisant, se cache sous une mince couche blanchâtre. Il semble mécontent du peu de promeneurs qu'il a mis cul par dessus tête.

Ce matin, j'ai attelé Houpette et Gascon pour une promenade aux abords de la montagne du Solitaire.

J'adore cette montagne et je lui prête une certaine intelligence. Il s'y passe souvent des événements intéressants. Je me suis dit qu'avec toute cette neige, j'y trouverais certainement quelques enfants occupés à y faire de la glisse.

Je fus très étonné d'y voir plutôt messieurs Georges Rasmussen et Ovide Polansky.

Ils étaient bien loin de chez eux, sur le flanc sud-est de la montagne. Le jeune Ovide était monté sur deux planches de bois et glissait sur une petite pente douce. Son oncle l'encourageait et lui prodiguait ses conseils.

Je me suis approché, question de savoir qu'elle était cette nouveauté.

— Des skis monsieur Lebeau, ce sont des skis! C'est tout nouveau. Des jeunes du futur en ont parlé dans leurs lettres et j'en ai fait une paire pour mon neveu Ovide, me lança Georges Rasmussen sans même attendre ma question.

— Encore eux, dis-je, l'air renfrogné!

— Voulez-vous essayer m'sieur Lebeau, demanda Ovide en arrivant tout près de moi, encore tout excité par l'expérience?

— Oh! mais pas du tout, je ne veux pas me casser une jambe.

J'avais encore en tête une triste aventure dans laquelle, juché sur un arbre pour épier mes voisins, je me suis retrouvé par terre, mal en point.

C'était l'année passée, au temps des grandes lessives. J'ai raconté ma mésaventure dans une chronique que vous pouvez consulter en tout temps, à ce que l'on m'a dit!

Toujours est-il qu'alors même que je déclinais l'invitation, des jeunes des environs sont passés tout près de nous. Inutile de vous dire qu'ils n'ont pas manqué l'occasion de venir fouiner dans nos affaires.

L'un d'eux, probablement le plus polisson, a crié:

— Hé ! T'as pas raison de faire le fier, le polonais. Un bébé resterait debout dans une pente comme ça, vient donc essayer tes planches où ça descend pour vrai.

Diantre ! Quelle effronterie venant de la part d'un garçon reconnu à Prologue comme étant une poule mouillée. Ma foi ! Si l'insulte m'avait été destinée j'aurais, sans nul doute, trouvé les mots pour lui rabaisser le caquet à cet impudent.

Mais voilà, le garçon a choisi sa victime: quoi de plus facile que de s'en prendre à un jeune étranger ?

Quoi qu'il en soit, le sang du jeune Ovide n'a fait qu'un tour et il a fièrement répondu, avec un fort accent:

— Tu sauras, l'ami, qu'Ovide Polansky n'a peur de rien ! Allez, montrez-moi votre vraie pente. Vous allez voir ce que vous allez voir.

Malgré ma sympathie pour le jeune Polansky, je n'allais tout de même pas déguerpir et rater une occasion pareille.

Il a fallu une bonne demi-heure à la troupe pour se rendre dans une partie plutôt abrupte de la montagne.

Le bonhomme Rasmussen et moi sommes montés à peine à mi-chemin.

Houpette et Gascon n'ont pas voulu suivre et, malgré mon inquiétude, je les ai laissés aux pieds de la montagne.

— Sacré Ovide, il n'est pas peureux. Il n'osera pas, chuchotai-je à l'oreille de monsieur Rasmussen.

Son oncle avait les yeux ronds comme des Aigles américains (monnaie en provenance des États-Unis), la figure déformée par l'effort.

Il craignait sans nul doute pour son neveu qu'il devait trouver bien téméraire. Après tout, il avait bien peu d'expérience sur ces planches de bois.

— Ah ! Bonté divine ! il se lance, il se lance, cria le bonhomme Rasmussen en se cachant le visage avec les deux mains.

Voilà que notre skieur dévale un étroit sentier en poussant sur ses bâtons. La pente est raide et il gagne rapidement de la vitesse.

Il est beau à voir quoique dans une position courbée qui nous donne l'impression qu'il est assis sur un pot de chambre.

Le voilà qui négocie les premiers virages sans chuter. Il va vite, très vite. Me tournant vers notre habitant, je lui demande:

— Est-ce qu'il sait comment s'arrêter?

— Heu ben! Je crois que non, il vient tout juste de les essayer, me répondit-il.

Ovide quitte le sentier et se dirige vers un énorme bouleau jaune qu'il évite de justesse.

Ouf! Il l'a «échappé belle».

Sa course folle continue et le voilà dans le vide effectuant un saut majestueux à vingt pieds au-dessus du sol.

— Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Me semble que j'ai sauté avec lui!

Je ne sais par quel miracle, il a atterri droit sur ses skis dans la neige épaisse, s'enfonçant jusqu'aux cuisses.

La manœuvre a produit l'effet désiré, Ovide s'arrêta net. Puis, avec peine, il sortit de son trou et reprit la pente douce sur laquelle il continua de glisser lentement jusqu'aux chevaux au bas de la montagne.

Nous n'avons pas attendu l'arrivée du skieur aux bas de la montagne et Rasmussen et moi, avons dévalé la pente à toute vitesse pour aller prêter main-forte à Ovide au cas où son aventure tournerait mal.

Nous sommes arrivés au moment où le courageux garçon se préparait à enlever ses skis. Le visage effarouché, les yeux pleins d'eau, les muscles crispés par la peur. Il enleva ses skis puis regarda son oncle droit dans les yeux.

— Ouais ! Quelle descente, hein, mon oncle. J'ai ben failli me tuer!

Lorsque les jeunes nous ont finalement rejoints, quelques minutes plus tard, plus rien ne paraissait sur le visage du jeune polonais. D'un ton bravache, il lança sans sourciller:

— C'est comme ça qu'on descend une montagne, les amis!

Puis, dévisageant le polisson qui avait lancé le défi, il ajouta:

— Alors, le grand fin finaud, si tu veux m'imiter ? Je peux te prêter mes skis!

Je ne sais pas ce qui se serait passé si l'un d'entre eux avait simplement répondu à la bravade du polonais par:

— «Un coup de chance, un simple coup de chance, montrez-nous donc encore une fois comment vous avez fait ça?»

Mais non, les jeunes n'ont rien compris à ce qui s'était passé.

Depuis, notre bon ami Ovide est entré dans la légende. Et, oui, c'est comme ça que naissent les héros dans la ferveur populaire.



L'aventure d'Ovide Polansky nous a bien étonnés. J'ai ramené les deux hommes en sleigh. Houpette était aux anges, car elle adore le jeune Ovide Polansky. C'est que notre homme sait y faire avec les chevaux.

Toujours est-il que je les ai invités à l'auberge de madame Chiasson, histoire de prendre un p'tit boire qui leur réchaufferait le cœur.

C'est à ce moment-là, attablés que nous étions devant une bonne tasse de thé, que le jeune Polansky sortit de sa poche, comme un magicien sort un lapin, une feuille de papier détrempée, car la neige s'était infiltrée dans son pantalon lors de son incroyable descente.

Il me la remit fièrement pour que je la lise à voix haute, car il en était très content.

C'était une lettre en provenance du futur écrite par un jeune garçon de 11 ans de l'école Félix-Leclerc.

J'ai d'abord lu la lettre en silence. Quelle belle lettre, me dis-je, heureux pour mon ami, Ovide !

C'était un peu comme si le jeune garçon avait eu une baguette divinatoire de sorciers pour choisir ainsi l'un des habitants les plus courageux de Prologue.

L'aventure d'aujourd'hui en fait foi. La lettre disait, entre autres:

— «Je vous ai choisi parce que vous êtes courageux...».

Il m'est arrivé parfois de trouver que les Lignes de communication avec le futur avaient une mauvaise influence sur les habitants de Prologue, mais, lorsque je regarde Ovide Polansky tenir si fièrement sa lettre contre son cœur, je suis bouleversé par tous ces petits bonheurs que tout cela apporte aux uns et aux autres.

M'est d'avis que notre Ovide ira voir l'institutrice pour qu'elle l'aide à composer un poème pour son correspondant.

À propos de l'institutrice et d'Ovide! Je ne voudrais pas partir de fausses rumeurs, mais je crois que ces deux lurons-là s'entendent très bien!

Augustin Lebeau, journaliste



5 chelins pour «Le journal d'agriculture»

Prologue, samedi 15 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Victoire de floconneuse sur verglaçante. Il neige depuis hier. La neige recouvre maintenant cette glace méprisante et vicieuse. Tout de même, la nature revient à de meilleures intentions. Les nuages gonflés de ouate ont déjà répandu plusieurs pouces de leurs entrailles blanchâtres sur Prologue et ne semblent pas prêts à nous quitter. Aurons-nous droit à un autre excès de Dame Nature?

Ce matin, Léon Simard, cultivateur très prospère de Prologue, est venu frapper à ma porte. Il tenait en ses mains un journal: Le Journal d'Agriculture.

— Eh! Que me voulez-vous, monsieur l'habitant prospère, lui dis-je ?

— Pas grand-chose, pas grand-chose, monsieur Lebeau. Vous donner ce journal que j'aimerais que vous lisiez.

— J'attends de vous que vous en fassiez la promotion tout comme moi.

— Ce journal, qui ne coûte que 5 chelins par année, permet aux habitants d'être au fait des dernières découvertes dans le monde de l'agriculture, de connaître les manières de faire des habitants étrangers et de recevoir de bons conseils pour l'entretien de leurs animaux et la culture de leurs terres.

— Donnez-moi une piastre et, dit-il d'une voix tonitruante, je vous donne ce papier qui va vous donner 10, 15, 20 piastres!

Je n'étais pas vraiment d'humeur à tenir une discussion avec l'homme. Je lui tendis 5 chelins et je fis la promesse de faire une lecture attentive de son journal.

— Diantre! Le bonhomme est tombé sur la glace et s'est sûrement fêlé la tête, car tous savent ici que je lis ce journal?

M'est d'avis qu'il faut que je vous renseigne sur le bonhomme Simard.

Il faut d'abord que je vous dise que Léon Simard a hérité de son père, une exploitation bien développée.

Déjà à cette époque, une grande partie des habitants de Prologue étaient endettés auprès de monsieur Simard, père.

Ma foi! Il lui est facile de prétendre aujourd'hui que son succès et sa fortune sont le fait de son labeur et de son intelligence. Rien n'est plus faux!

Il est curieux que les puissants accumulent ainsi les richesses en nous donnant le sentiment que les dieux travaillent pour eux et que cette bonne fortune sera éternelle.

À mon avis il n'y a pas de doute que Léon Simard ait fait quelques bonnes affaires et qu'il en fera sûrement d'autres, mais, il n'y a qu'une seule raison à tout cela et je vous la laisse deviner!

Somme toute, ce coq de village ne me plaît pas vraiment.

Il prétend que l'Assemblée législative devrait passer une loi obligeant chaque cultivateur propriétaire de terres à payer cinq chelins annuellement pour recevoir le Journal d'Agriculture.

— Je n'ai pas coutume de discuter sans savoir de quoi je parle, monsieur Simard, dis-je. Laissez-moi le temps de lire et nous en reparlerons.

Simard compris très vite qu'il n'avait pas intérêt à coller plus longtemps au seuil de ma porte.

D'autant plus que je ne l'avais même pas invité à entrer. Il était venu comme un vent importun et il décampa sans demander son reste.



Ce matin, après la visite du bonhomme Simard, je suis allé faire ma promenade du côté de l'auberge de madame Chiasson. J'ai vite constaté, en arrivant près du comptoir postal, qu'il y avait un attroupement d'habitants.

Ça discutait très fort principalement entre Casimir, madame Pétronille Papineau, mademoiselle Chloé Lavoie et monsieur le curé. Ce dernier venait d'apprendre que certains jeunes du futur étaient en train de monter une pièce de théâtre dans leur école sur les gens de Prologue.

Monsieur le curé était dans tous ses états. Il n'appréciait pas, mais pas du tout qu'un étranger puisse incarner sa personne.

— Il faut que je vous dise que Monsieur le Curé Chandonay pèche parfois d'un trop grand excès d'orgueil. Ce n'est pas l'humilité qui le définit le mieux... si vous voyez ce que je veux dire!

— Toujours est-il qu'il moulinait des bras tel un mousquetaire qui veut écarter un adversaire ou bien encore parer des coups.

Il s'exprimait d'une voix de tonnerre et on l'aurait cru en pleine chaire à clamer les vérités divines.

— C'est un affront à la sainte Église catholique, dit-il, les yeux exorbités.

— Pfft! C'est une preuve de plus que ces contacts avec le futur ne sont pas très sains pour les habitants du village, finit-il par conclure, fier de son effet!

Inutile de vous dire que les habitants présents n'étaient pas d'accord avec les conclusions alarmistes de notre prédicateur.

Madame Pétronille a bien tenté de le convaincre du contraire, mais, rien à faire.

Héhé! C'est qu'il arrive parfois à la divine Providence de bouder, d'être renfrognée.

Diantre! En voyant ainsi notre bon curé si en colère, je me suis rappelé la parabole du bon et du mauvais pasteur!...Pauvres ouailles!

Puis, monsieur le curé est sorti en furie du bureau de poste en disant que cette affaire n'allait pas en rester là.

— M'est d'avis que nous aurons droit, un de ces jours, à un savonnage en chaire... et là je ne parle pas de fabrication de savon à la manière de madame Marie-Louise Beaulieu.

Après cette sortie fulgurante, les discussions ont repris et aucun n'y voyait de mauvaises intentions de la part de ces jeunes.

Monsieur Casimir appréciait même qu'on s'intéresse à sa personne malgré qu'il n'ait pas le bonheur de vivre cette expérience de communication.

Augustin Lebeau, journaliste



Sermon du curé Chandonay sur l'éducation des enfants

Prologue, lundi 17 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'un peu de soleil est venu nous visiter. Juste ce qu'il fallait pour nous laisser croire qu'il existe encore... quelques heures tout au plus.

Rapidement les nuages ont repris leur place. Un vent du nord-ouest puis de l'ouest laissent présager une nuit froide. Même les loups hurlent contre la froidure qui s'annonce.

Dimanche dernier, à l'heure du sermon dominical, nous avons eu droit à une bizarrie dont seul le curé Chandonay est capable.

Au lieu de nous fustiger et de nous promettre les foudres de l'enfer il a regardé chacun de nous d'un œil bienveillant.

Puis, il a levé doucement les mains au ciel comme pour demander à tous les saints de l'honorer de l'esprit divin. Son geste fut majestueux et très digne.

Inutile de vous dire que j'attendais que le ciel nous tombe sur la tête, car notre bon curé ne nous a pas habitués à tant de clémence.

Oh! Certes, je n'irai pas jusqu'à prétendre que notre pasteur est machiavélique, mais il est indubitable qu'il est expert dans l'art de gouverner ses ouailles.

Quoi qu'il en soit, nous avons eu droit à une trêve et n'avons pas entendu parler de l'affaire de la pièce de théâtre que certains écoliers du futur sont à préparer sur les gens de Prologue et dont je vous ai parlé dans ma chronique précédente.

Non! Le sermon portait plutôt sur les méandres du cœur humain et sur la manière d'éduquer religieusement nos enfants.

Il faut croire que monsieur le curé a eu affaire à quelques polissons.

Je laisse donc la parole au curé Chandonay:

— «Mes bien chers frères, les penchants du cœur humain étant aussi différents, dans chaque homme, que sont les traits du visage, on peut dire, sans crainte de se tromper,

qu'on ne saurait trouver deux enfants qui aient précisément les mêmes inclinations pour le bien ou pour le mal.

— Une chose vous aidera à les connaître, c'est la connaissance de vous-mêmes. Examinez quels penchants vous avez, et vous vous tromperez rarement, en supposant que vos enfants en ont de semblables.

— Car c'est une loi assez générale de la nature, que les enfants ressemblent à leurs pères et à leurs mères, non seulement par les traits extérieurs du visage, mais aussi par les inclinations intérieures bonnes ou mauvaises.

— «Ne louez aucun homme avant sa mort» dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, «car on connaît un homme par les enfants qu'il laisse après lui».

— De là vient le proverbe si connu: tel père tel fils: telle mère telle fille.

— Vous devez donc espérer que si vous êtes doux, compatissants, bienfaisants, chastes et honnêtes, vos enfants auront des inclinations pour ces bonnes qualités, ou du moins pour quelques-unes d'elles.

— Mais si, au contraire, vous êtes livrés à la colère, vos enfants auront le germe de ce vice; si vous êtes entêtés, opiniâtres, voleurs, ivrognes, débauchés, vains, et orgueilleux, vos malheureux enfants auront probablement tôt ou tard les mêmes mauvais penchants».

À ce moment précis du sermon, il s'est tourné vers Léon Simard et l'un de ses fils qui riaient en sourdine.

Il les fixa plusieurs minutes avant de poursuivre:

— «Voyez-vous ce petit enfant qui trépigne quand on lui refuse quelque chose; qui ne veut céder à personne; qui prétend toujours l'emporter sur les autres; qui jette, à la tête de celui qui l'incommode, la première chose qui se présente sous sa main; qui boude celui de qui il croit avoir reçu quelque déplaisir; qui verse des larmes accompagnées de cris aigus, entrecoupés, déchirants; qui, le lendemain d'une injure, en garde encore le souvenir; qui ne peut rien supporter sans se fâcher; qu'une mère ne saurait faire tenir en repos et contre lequel il faut crier sans cesse: c'est un enfant d'un caractère opiniâtre et colérique.

— Voyez-vous grandir cet enfant? À qui pensez-vous qu'il peut ressembler? Entendez-vous ce rire démoniaque?

Il avait dit tout cela dans un seul et même souffle et son regard n'a quitté, en aucun moment, la place occupée par Ti-Gus, l'un des fils de Léon Simard.

Imaginez le pauvre garçon qui se tortillait sur son banc et qui gardait les yeux au plancher de peur de rencontrer ceux de notre bon pasteur.

Nous étions tous gênés pour le bonhomme Simard et surtout pour sa bonne épouse qui devait souffrir de cette humiliante réprimande.

Mais que s'était-il donc passé pour faire en sorte que le curé Chandonnay oublie ses récriminations et ses jérémiades sur les Lignes de communication?

Lorsque nous sommes sortis de l'église, il neigeait à plein ciel. De gros flocons, d'une blancheur extrême, tombaient sur toute chose et toute personne.

Un silence profond a accompagné chaque paroissien tout le long du chemin du retour.

En mon for intérieur je reconnaissais la méchanceté et l'orgueil de Ti-Gus et je savais que le sermon de monsieur le curé cachait sûrement un drame bien pis encore que je ne pouvais l'imaginer.

Je me suis fait la promesse d'aller aux nouvelles. Je vous raconterai, mais, je vous avertis, cela ne sera pas facile et il va falloir faire preuve de beaucoup de diplomatie pour faire parler notre bon pasteur!

Aujourd'hui, j'ai appris qu'un tournoi de jeu de dames aura lieu à l'auberge «l'Harfang des Neiges», le 22 janvier.

Tous les habitants de Prologue peuvent participer. Une bourse de 3 piastres sera offerte à la personne qui sortira victorieuse de ce tournoi.

Trois piastres! c'est une véritable fortune pour bien des habitants de Prologue.

À cette occasion, mademoiselle Pétronille Papineau et monsieur Mathieu Martin, dit Tudor, offriront une petite représentation dans la grande salle à manger de l'auberge.

Tous les bourgeois, notables et habitants de la paroisse sont conviés à ce petit concert.

La partie de hockey est prévue pour la fin du mois de janvier.

Mademoiselle Tremblay et Monsieur Donald Laprise sont à préparer l'événement.

Plusieurs dames sont occupées à la confection de l'équipement des joueurs.

Messieurs Trefflé Bellerive et Jos Languille sont à préparer la patinoire.



Croyez-le ou non, on a inventé des scies mécaniques dans le futur. Un moteur est fixé après la scie et celle-ci, mue par le moteur, tourne toute seule. L'homme qui la tient n'a plus qu'à l'approcher de l'arbre et, sans peine, le couper en quelques secondes.

Pfft! Me semble qu'elles pourraient aussi couper un homme en deux en quelques secondes.

M'est d'avis que le progrès peut être bien dangereux et que, dans le futur, le travail de scieur ou de bûcheron ne doit pas être sans risque.

Ici, à Prologue, nous avons un beau moulin à scie dont la force motrice est l'eau.

Le moulin utilise comme force motrice une nouveauté à Prologue.

Il s'agit de la première turbine hydraulique construite par deux inventeurs de Prologue, messieurs Alcide Tremblay et François Petitout.

Cette réalisation est basée sur les travaux de Monsieur Benoît Fourneyron, ingénieur français qui présenta en 1833, un mémoire donnant la description de trois turbines et une théorie générale de ces nouveaux types de moteurs.

C'est le seigneur Gonzague Prologue qui ramena différents ouvrages, lors de l'un de ses nombreux voyages en France, traitant de la roue hydraulique et de turbines.

Imaginez!

Il est certain que les scies mécaniques peuvent remplacer plusieurs travailleurs, mais je crois qu'il ne faudrait pas qu'une telle invention aboutisse ici, car certains habitants verrraient cela d'un mauvais œil.

Et oui! Quelques-uns de nos habitants perdraient alors une forme de revenus supplémentaires.

Il faut comprendre que l'agriculture ne suffit pas toujours à assurer la «pitance» de toute une maisonnée.

Comme quoi les inventions du futur ne sont pas nécessairement les bienvenues dans notre monde.

Augustin Lebeau, journaliste



Moutons égorgés — Des jeunes du futur qui n'aiment pas la chicane

Prologue, mercredi 19 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure persiste. Partout dans la seigneurie de longs filets de fumée s'échappent des maisons et montent vers le ciel. Le combat contre le froid est bien engagé. Le thermomètre indique -5 degrés Fahrenheit.

Voilà! maintenant que de nombreux chemins d'hiver parcourent la Serpentine.

L'habitant peut facilement traverser la rivière pour se rendre dans la seigneurie de la Vadrouille. Des sapins ébranchés servent de balises aux voyageurs qui s'aventurent sur les glaces.

Il est bizarre de voir ces têtes de sapins sur cette grande surface plane.

Le passeur et le «quêteux» sont devenus des experts pour préparer une belle surface lisse, pareille à un miroir, où les gens de Prologue, jeunes et moins jeunes, vont patiner ou se mirer, héhé!

Trois moutons ont été retrouvés morts, égorgés et baignant dans leur sang dans la grange-étable d'un habitant de la seigneurie de la Chamaille.

D'aucuns disent que cette triste histoire serait le fait de loups, de renards ou bien encore de chiens sauvages.

D'autres disent qu'il s'agit d'un ours.

Il paraît que les traces laissées-là par la bête sont inexplicables et que seul un homme des bois comme Jérôme Lagibotière est en mesure d'élucider le mystère.

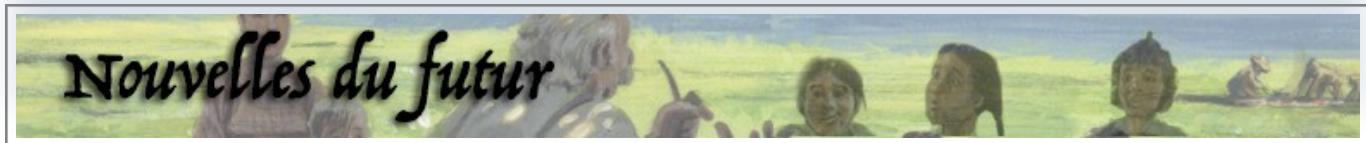
La rumeur veut que depuis ce jour fatidique, les animaux de cet infortuné habitant se comportent de façon inhabituelle.

Ainsi les vaches ne donnent plus de lait, les poules ont cessé de pondre et les chevaux ne cessent de donner du sabot sur le plancher.

Les habitants de Prologue craignent que cette calamité ne vienne semer la désolation chez l'un d'eux.

Il est vrai que nous avons eu quelques misères ces derniers temps, mais, de là à imaginer qu'une telle catastrophe se produise à Prologue me semble le fait d'esprits superstitieux.

Messieurs Trefflé Bellerive et Jos Languille sont à préparer la patinoire.



Ce matin, madame Marie-Louise Beaulieu est venue me visiter, histoire de parler de ses correspondants.

Elle dit être aux anges d'avoir comme correspondants, m'zelles Roxanne, Amélie, Véronique, Geneviève et Joanie ainsi que messieurs Osama et Mehran.

Osama et Mehran sont respectivement Irakien et Iranien. Ces deux derniers sont pareils à elle, car ils lui ont confié qu'ils n'aimaient pas la chicane.

Madame Beaulieu m'a questionné au sujet de ces pays.

J'avoue avoir fait quelques recherches pour répondre aux questions de cette chère dame.

Voyez! chers amis du futur! Nous aussi avons à questionner notre propre monde afin de pouvoir mieux comprendre ce dont vous parlez.

Nous avons trouvé que l'Iran est probablement ce que nous dénommons, la Perse.

Ce pays est borné au nord par les provinces russes et la mer Caspienne; à l'est, par le Caboul et le Béloutchistan; au sud, par le golfe Persique et le détroit d'Ormuz; à l'ouest, par la Turquie d'Asie dont fait partie l'Iraq comme nous le connaissons dans cette première moitié du XIXe siècle.

Dans le précis de géographie de mademoiselle Elisabeth Tremblay, il est écrit que la Turquie d'Asie est bornée au nord par la mer Noire et les provinces russes; à l'est par la Perse; au sud, par l'Arabie et la Méditerranée; à l'ouest, par l'Archipel; au nord-ouest, par le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le détroit de Constantinople.

Font partie de ce vaste territoire, le Kurdistan dont la principale ville est Moussoul, près de l'emplacement de Nivive et l'Iraq-Arabie dont la principale ville, Bassora est un lieu célèbre de commerce entre l'Europe, l'Asie occidentale et les Indes.

L'on dit que Bagdad, autre ville importante, est presque ruinée par des tremblements de terre et des pestes, dont celle de 1772 fit périr, dit-on, 400,000 habitants, et celle de 1832, 100,000 habitants.

La peste! quel fléau! Il est à espérer qu'une telle maladie n'existe plus dans le futur!

J'imagine bien que les frontières de ces pays ont changé.... depuis le temps!

Madame Marie-Louise Beaulieu m'a dit être très perplexe concernant certains propos tenus par m'zelle Roxanne.

Cette dernière affirme: «[...] on peut peinturer sur la neige avec de la peinture à neige [...].».

Hum! de la peinture à neige... à quoi cela peut-il bien servir?

À juste raison, madame Beaulieu s'interroge à savoir si cette jeune fille ne se moque pas d'elle.

Avant de me quitter, en riant très fort, elle m'a posé la question suivante:

— «de quelle couleur est la peinture à neige»?

Vous saurez me le dire, chers amis!

Augustin Lebeau, journaliste



Tournois de jeu de dames, concert, chants et miel

Prologue, dimanche 23 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Tel un cuistre, suffisant de sa personne, qui vient de réussir une tournure d'esprit, le soleil nous observe de haut, daignant répandre sur nous, créatures de peu d'importance, un regard chaleureux. Si ce sont des applaudissements qu'il attend, il en aura car, comme pour les grands artistes, le peuple est friand de rappels.

À Prologue, les veillées chez les voisins se passent à danser, chanter, écouter des histoires et jouer aux cartes et aux dames.

Par exemple, madame Angélique aime bien jouer aux dames avec son frère, le jeune Bernard.

Ils connaissent les règles du jeu «à la française» et celles «à la polonaise». Ils jouent l'un comme l'autre, mais, dame Angélique préfère le jeu de dames «à la polonaise».

Le jeu de dames dit «à la française» a soixante-quatre cases. Dans ce jeu, chaque joueur possède douze pions placés en trois rangées.

Le jeu de dames «à la polonaise» a cent cases. Dans ce jeu, chaque joueur possède vingt pions placés en quatre rangées.

Le pion, dans le jeu à la polonaise, prend en tout sens alors qu'il ne peut prendre qu'en avant dans le jeu à la française. De plus, la dame se déplace en diagonale et, peut prendre à toute distance un pion; auparavant, elle se déplaçait et prenait comme le pion.

Demoiselle Hortense, l'une des filles du seigneur Prologue, a expliqué au jeune Bernard, que la manière de jouer aux dames différait selon le pays.

Certains sont restés fidèles au damier de soixante-quatre cases alors que d'autres préfèrent celui à cent cases.

À Prologue, chez certains habitants comme chez Roger Lamarre, le jeu comprend cent-quarante-quatre cases et, se joue avec soixante pions.

Le fossoyeur a lui-même taillé ses pions; la moitié ont une forme carrée et les autres sont octogonales. Il a également des pions ronds, qu'il a faits en sciant un manche de balai.

Toutefois, le jeu le plus en vogue à Prologue, est celui qui contient cent cases avec quarante pions.

Vous imaginez bien que le seigneur Prologue a un jeu très raffiné dont les pions sont en os. La moitié sont peints en noir et, dans l'autre moitié, les pions sont recouverts d'une peinture rouge.

Cependant, il est interdit aux domestiques de l'utiliser, pas plus d'ailleurs, que le jeu de trictrac ou backgammon.

Il paraît, que les Grecs et les Romains ont joué à ce jeu et, que les gens riches le pratiquaient sur des tables d'ivoire et de bois précieux. Il paraît que ce jeu est connu dans des pays aussi lointains que la Chine et l'Inde.

Mais revenons au tournoi de jeu de dames âprement disputé samedi à l'auberge, l'Harfang des Neiges.

À la grande surprise de tous, c'est madame Angélique Hamelin qui a remporté le tournoi. Son frère, le jeune laquais surnommé Bernard le Renard, était aux anges...si je puis m'exprimer ainsi.

La soirée, s'est par la suite, passée à écouter mademoiselle Pétronille Papineau et monsieur Mathieu Martin, dit Tudor. Tous les bourgeois, notables et, habitants de la paroisse étaient présents à ce petit concert.

Ces messieurs et dames étaient confortablement assis alors que les habitants étaient entassés les uns sur les autres.

Toutefois, la gagnante du tournoi de dames avait une place de choix, dans la première rangée.

Cette soirée fut inoubliable, car dame Pétronille a invité tour à tour Sean McLean, James MacPherson et Ovide Polansky à chanter des airs de leur pays.

Ma foi! C'était tout à fait charmant et, malgré les voix de fausset, les voix grêles et nasillardes des uns et des autres nous avons eu droit à de grandes émotions.

Tout au long de la soirée, j'ai vu le jeune Bernard pendu au bras de sa sœur, Angélique. M'est d'avis qu'il est un frère trop aimant et qu'il aurait avantage à délaisser les jupes de sa sœur.

Je suis donc allé vers lui afin de donner à madame Angélique plus de liberté pour faire la jasette avec les messieurs qui se bousculaient pour profiter de sa compagnie.

Le jeune domestique du seigneur Prologue n'a cessé de me parler des ruches de son maître.

Je vous apprends que le seigneur Prologue possède plusieurs ruches et il paraît, qu'il s'adonne à cet art avec beaucoup de passion malgré son âge avancé. Ses ruches ont la forme d'un œuf coupé par moitié et elles sont fabriquées avec de la paille.

Bernard m'a confié accompagner son maître parfois aux ruches et il paraît que jamais une abeille ne le pique.

Le seigneur Prologue lui aurait dit qu'il était fait pour ce métier et que les abeilles ne se comportaient pas ainsi avec n'importe qui. Il paraît que c'est un signe divin, un signe qui ne ment pas sur les capacités de Bernard.

L'été dernier, j'ai moi-même constaté, de visu, la présence de ces ruches.

Rien n'est laissé au hasard et les ruches sont bien abritées contre les vents, le froid ou bien encore l'ardeur du soleil. Elles sont habituellement localisées, près du deuxième verger du domaine, à l'ouest du manoir.

L'hiver, les ruches sont rentrées dans un endroit bien aménagé à cet effet. En cette période de l'année, Bernard a vu, à maintes reprises, le seigneur Prologue, allé dans le bâtiment pour les visiter, pour voir si les abeilles avaient besoin de nourriture et, pour les garantir des rats et autres ennemis.

Je vous assure que le miel récolté par le seigneur Prologue, en juin, alors que la campagne est toute fleurie, est le meilleur miel qui soit.

Le jeune Bernard m'a confié que le seigneur Prologue ne s'intéressait pas seulement aux abeilles. Il m'a chuchoté, comme s'il s'agissait là d'une grande confidence, que le seigneur Prologue était un fervent amateur de sciences et d'astronomie.

Diantre! Lui dis-je, vous a-t-il permis de voir tous les instruments qu'il garde précieusement dans une armoire de son bureau?

À cette question, je n'ai pas eu de réponses. Cependant, j'ai eu droit à une physionomie bien expressive.

Je dirais que les yeux de Bernard sont devenus plus grands que nature lorsque je lui ai décrit les instruments que j'ai déjà utilisés.

D'ailleurs, dis-je, comme pour l'émoustiller un peu plus, le seigneur Prologue pense mettre tous ses instruments à la disposition de mademoiselle Élisabeth Tremblay, afin qu'elle instruise les enfants de l'école de leur utilité.

Le jeune laquais était béat, car, il est évident qu'il est fasciné par tous ces objets et qu'il n'oserait jamais demander la permission de les utiliser.

Il m'a confié, que l'été dernier, le seigneur Prologue, lui a permis d'assister à un spectacle qu'il donnait pour ses petits-enfants avec une lanterne magique. Ce fut une révélation pour lui et il en rêve encore la nuit.

Diantre! Je crois que je me suis pris d'affection pour ce jeune garçon si gentil et curieux et je crois bien qu'il a apprécié notre conversation.

Moi aussi, d'ailleurs: la preuve qu'un enfant peut parfois nous en apprendre sur notre Humanité bien plus que tous les savants de ce monde.



Hé! Hé! Pardi! Certains chiens de Prologue terrorisent les chats de nos habitants.

Cette affaire me rappelle le texte d'une chansonnette tirée du Chansonnier des Collèges. Il y est écrit, en frontispice: «Le chant c'est le baume de l'âme (Lyre canadienne).

La chansonnette s'intitule: Les tribulations d'un anglais.

Voici une partie de cette chansonnette:

— Refrain.

«Dans les pays que je parcours,
 «Partout on en veut à mes jours
 «Partout, YES, partout où je cours,
 «J'étais contrarié toujours,
 «Partout, YES, partout où je cours,
 «J'étais contrarié toujours,
 «Partout, YES, partout où je cours,
 «J'étais contrarié toujours,
 «Toujours, toujours.»

— Deuxième couplet:

«Un chien jaloux de l'Angleterre,
 «À qui j'avais rien fait jamais,
 «Probablement pour se distraire
 «Faisait la guerre à mes mollets!

Parlé! (avec l'accent d'un anglais qui parle peu français)

— «Il était toujours après les jambes de Moâ. (Faisant semblant de parler à un chien) «Vous voulez quelque chose! Hein? Comme je disais ça, il pogne à Moâ, avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi: je courrai tout de suite après, et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui.

- Je volais bien savoir de quel droit, Mossé le chien, vous vous permettez de ... vous... permettre de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de Moâ!
- «Le prochain fois que vous le faisez, je coupais lé cou à vos avec un coup de fiousil.
- «Oh! disait le propriétaire.»
- «Oh! n'y a pas de oh! je faisais.»
- «Vous faisez?»
- «Yes, je faisais.»
- «Et bien! si vous faisez, vous payer.»
- «Payer quoi? Le chien de vous? Vous êtes une bête stioupide.»
- «Et vous, vous êtes un cornichon.»
- «CORNICHON! qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon?»

Je prenais le dictionnaire et je voyais que, Cornichon, c'était un légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans le vinaigre; il flattait Moâ alors; mais... j'avais oublié de demander à lui, si j'étais un cornichon confit, parce que...

Refrain.

«Dans les pays que je parcours, etc.»

Je ne suis pas certaine que cette chansonnette soit un baume sur l'âme. Cela dépend de qui l'écoute, enfin, je crois!

Quoi qu'il en soit, à notre époque, nous vivons dans un contexte politique particulier et cela se traduit même dans nos chansons. Je sais que nos «Conquérants» en ont aussi, quelques-unes sur nous, Canadiens-français, et, elles ne sont pas très flatteuses!

J'aimerais croire que tous ces enfantillages n'existent plus dans le futur.

Toutefois, je me demande, ce qu'en pensent les correspondants de certaines écoles du futur qui sont originaires de pays lointains comme la Russie, la Pologne, la Chine, Haïti, l'Iran, l'Iraq, la France, le Pakistan, l'Angleterre, etc.

Lisez, les propos que le docteur Harris tient de l'un de ses correspondants:

«J'aime, moi aussi, penser aux différentes nationalités, croyances et activités. Parce que dans le futur, le monde est beaucoup plus ouvert. À mon école, il y a des élèves de plusieurs nationalités, comme :

des Chinois, des Arabes, etc. Bref, des gens des quatre coins du monde. Cette diversité culturelle nous permet d'avoir des discussions très variées. Nous pouvons échanger, nos croyances, les histoires de nos pays respectifs.

J'aime bien aussi me poser des questions parfois philosophiques. Je crois que tout le monde devrait prendre un peu de temps chaque jour pour penser et se poser des questions.»

Voilà, une bien belle leçon de tolérance, mais, rien n'est parfait... et, c'est bien malheureux.

Voyez, ce que le même garçon a répondu à l'enthousiasme manifesté par le docteur Harris:

«Hélas! Monsieur Harris, toute cette ouverture d'esprit n'empêche pas les guerres. Même que le président des États-Unis d'Amérique a déclaré la guerre à un autre pays, l'Irak. Mais, les guerres ne se produisent pas toujours au niveau international. Même dans mon école, on peut voir des accrochages avec les gens d'ethnies différentes qui s'insultent à propos de leur pays d'origine. Mais, toute cette différence ethnique a aussi de bons côtés parce qu'une fois par an à mon école, des professeurs et des élèves organisent une journée interculturelle. Cette journée permet aux élèves de différents pays d'échanger à propos de leurs cultures (mais aussi de nous faire manquer une heure de cours).»

Diantre! Que de lucidité et de candeur!

Augustin Lebeau, journaliste



Le kilt, vêtement national des Écossais

Prologue, vendredi 21 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid a fait fuir les nuages
mettant ainsi le soleil à nu.
Ainsi pris en flagrant délit,
alors qu'il roupillait
d'insouciance, il a daigné nous
arroser de quelques rayons
frileux. Le thermomètre
indique les moins dix degrés
Fahrenheit.

Voilà qui commence bien la journée. Ce matin j'ai rencontré, à l'auberge de madame Chiasson, monsieur l'ingénieur, James McPherson. Curieusement, il était habillé de son kilt.

Pensez! Je ne pouvais regarder cela sans mot dire et je suis allé vers lui dans l'espoir de connaître la raison d'un tel accoutrement.

Il avait, dans le regard, un certain air d'audace et de gaieté.

Voyant mon étonnement, il s'est vite mis en devoir de me faire la leçon concernant son kilt, vêtement national des Écossais.

Ainsi, il m'a expliqué qu'autrefois, les Écossais du nord portaient une large bande de tissu à la taille. Cette bande servait de manteau quand il faisait froid et de couverture la nuit.

Le kilt que portent les garçons est de tartan. Le tartan est un tissu typiquement écossais avec lequel les filles se font des châles.

Plus précisément, disons que c'est une étoffe de laine à bandes de couleur servant à fabriquer des vêtements.

Le motif du kilt de James MacPherson est composé de gros carrés entourés d'une ligne brune. Ces gros carrés semblent être beiges alors qu'ils sont, en fait, composés d'une multitude de lignes rouges, bleues, brunes et vertes.

Je crois bien, que le pauvre homme s'ennuyait, car il s'est mis à me parler de sa famille comme coule l'eau d'un ruisseau gonflé par la fonte des neiges au printemps.

Ainsi, j'ai appris qu'il faisait partie d'une grande et noble famille. Les garçons ont fréquenté la Royal Military Academy de Woolwich de Londres.

Ils ont quitté tour à tour l'Écosse, pour aller s'établir soit à Toronto soit, dans une ville lointaine de l'Afrique à titre de fonctionnaire colonial.

Monsieur MacPherson m'a longuement parlé de son frère Richard, qu'il m'a décrit comme un peintre des âmes humaines, adorant dépeindre les us et coutumes des habitants des contrées qu'il traversait. Les confidences se sont arrêtés là, car, une ombre a subitement traversé l'esprit de mon conteur.

J'imagine qu'un incident tragique a mis fin à la vie aventureuse de ce frère tant aimé, mais, par respect pour la peine de monsieur James, je n'ai pas cherché à connaître la raison de son émoi.

Je crois bien qu'il a apprécié ma discréction, car, il m'a promis de me remettre les lettres que son frère Richard lui a expédiées de l'Afrique.

Il m'a même suggéré d'utiliser les plus intéressantes dans mes chroniques afin, de vous donner une petite idée de la vie de ces hommes en terre étrangère.

Par contre, il m'a longuement parlé de John, un autre de ses frères, qui fait carrière en Angleterre, à Birmingham, où il travaille en association avec un promoteur, à de nombreux projets immobiliers.

Il m'a aussi parlé, avec un fort accent de tendresse, de son jeune frère Bruce qui, paraît-il, n'a pas été gâté par le destin.

Une santé mentale et physique fragile l'ont empêché d'entreprendre des études et ainsi d'aspirer à une carrière.

Monsieur MacPherson, a nommé son fils du même nom en son honneur, car, m'a-t-il confié avec le plus beau sourire du monde:

— «Je voudrais bien que mon garçon possède, un jour, la gentillesse et la douceur de son oncle. Mon frère, Bruce, ne ferait pas de mal à une mouche. Il a le cœur tendre et sa maladie n'est pas une honte pour moi.»

Puis, nous avons parlé de Mary, sa sœur adorée. L'ombre est revenue assombrir le regard de James et je m'en voudrais de poursuivre ma chronique sur ses dernières confidences.

M'est d'avis, que monsieur MacPherson préférerait parler de tout cela avec ses correspondants.



Dans une chronique précédente, j'ai exposé les vues de notre institutrice concernant la discipline à l'école du village Prologue.

Il semble que plusieurs correspondants lui ont demandé d'autres détails.

Elle est donc venue me consulter pour savoir s'il était pertinent d'utiliser cette tribune pour mettre les gens du futur au fait des punitions qu'elle impose aux enfants turbulents de sa classe.

Certes! Mon conseil l'a convaincu de vous informer sur cette épingleuse question.

Voici donc le texte qu'elle a préparé pour vous:

— «J'en suis maintenant à l'épingleuse question des punitions corporelles. Certains maîtres croient qu'il est impossible de conduire les enfants, de même que les hommes uniquement par les sentiments. Ils disent utopique de croire le contraire.

— Ici se pose une grande question: les punitions corporelles doivent-elles être employées souvent, ou faut-il complètement les condamner?

— Les opinions sur la question sont parfois extrêmes. D'autres, sont plus modérées, ainsi certains croient: « qu'il peut être quelquefois à propos d'y recourir ».

— J'ai entendu dire que certains instituteurs frappent les élèves à la tête, dans le dos... etc., sans s'occuper où portent les coups.

— Certains, frappent leurs élèves avec le poing, le pied, une baguette, une règle.

— Que penser, de ces maîtres qui ont continuellement un fouet à la main, qui en menacent sans cesse leurs écoliers et qui les frappent à tout propos?

D'ailleurs, certaines histoires de mauvais traitements ont mené les instituteurs fautifs devant les tribunaux, car, ces sortes d'agissements ne sont pas tolérés dans notre métier.

— Sachez, chers amis, que la grande majorité des enseignants du Bas-Canada sont dégoûtés par ce genre de comportement, mais malheureusement il y en a qui semblent avoir la vocation de bourreau plutôt que celle d'instituteur.

— D'autres maîtres, plus soucieux de ne pas blesser l'enfant, utilisent une bande de cuir, communément appelée «férule».

— J'ignore, si vous connaissez cet instrument! Peut-être, vos grands-parents pourraient-ils vous en parler!

— Quoi qu'il en soit, c'est l'instrument le moins dangereux. Ces instituteurs prennent soin de ne jamais frapper ailleurs que «dans la main étendue » et ils s'assurent qu'il n'y a pas déjà une blessure.

— Que Dieu me garde de ces punitions!

— Je n'ai jamais, au grand jamais utilisée de telles punitions corporelles et, j'espère n'avoir jamais à le faire.

— D'ordinaire, je m'en tiens aux punitions morales, comme je vous l'ai déjà expliqué dans une chronique précédente.

— J'espère, avoir assez d'ascendant moral sur mes élèves pour ne jamais les punir corporellement.

— Toutefois, il m'arrive, de priver un élève de récréation, mais, cela n'est pas fréquent.

— Il m'arrive aussi, de donner un devoir long et difficile et parfois, je mets l'élève en punition dans un coin de la classe. Je m'arrange, pour ne point le faire tenir debout ou à genoux pendant trop longtemps.

— Jamais un élève de ma classe, n'a dû supporter une chaleur ou un froid considérable comme punition ni demeurer dans un lieu obscur.

— En fait, j'ai tout un système de châtiments et de punitions afin de n'être jamais dépourvue de ressources et de ne pas user mon autorité en y ayant recours trop fréquemment.

— Voici, à peu près, la liste des punitions que je peux imposer lorsque je n'arrive pas à raisonner l'élève:

— 1) Je donne de mauvaises marques aux fautifs. Chaque faute, un peu considérable, est notée vis-à-vis le nom de l'enfant dans un petit cahier que je tiens exprès pour cela;

— 2) J'enlève des bons points, car, c'est une punition à laquelle les enfants sont, en général très sensibles;

— 3) J'attribue des mauvaises notes aux élèves délinquants. Ces derniers savent que ces mauvaises notes peuvent être envoyées aux parents ou communiquées à monsieur le curé Chandonay ou bien encore au commissaire lors de sa visite;

— 4) il m'arrive parfois, d'assigner une mauvaise place à des élèves qui sont paresseux de profession, aux élèves dissipés, à ceux qui arrivent tard en classe ou bien qui s'absentent trop souvent de l'école;

— 5) Il m'arrive aussi, de soumettre certains élèves récalcitrants à certaines privations. Par exemple, je peux enlever, pour un certain temps, une charge de confiance, comme celle de moniteur. Je peux aussi, refuser une permission, interdire un jeu, raccourcir une récréation ou un congé (ou leur faire passer en silence);

— 6) Je peux imposer ce qu'on appelle «un pensum ». Il faut qu'il soit utile à l'élève, qu'il ne soit pas trop long, qu'il soit bien écrit et bien travaillé, qu'il soit en rapport avec la capacité de l'élève. Recommencer un devoir mal fait, avoir quelques phrases à analyser, quelques problèmes d'arithmétique à résoudre, répéter une leçon mal sue, rédiger des notes qui ont été négligées, etc., voilà des tâches extraordinaires qu'il m'arrive d'imposer aux écoliers.

— 7) J'inscris leurs noms sur le tableau noir ou, dans un cahier de déshonneur. Cette dernière alternative arrive très rarement et l'élève peut se racheter et faire effacer son nom dans le cahier.

— 8) J'oblige les coupables à s'asseoir, seuls, dans un coin, ou le visage au mur; à rester quelque temps debout. Je n'impose jamais ces punitions pour des bagatelles.

— 9) Il m'arrive, de soumettre les élèves à des retenues. Cela est difficilement praticable, ici à Prologue, car les élèves viennent de loin. Lorsque je retiens quelques enfants, j'ai la permission des parents et je m'organise pour qu'ils ne soient jamais seuls.

— 10) Je peux prononcer un renvoi temporaire ou définitif. Pour cela, il faut avoir obtenu la permission des commissaires. L'expulsion est toujours une mesure odieuse et grave qui demande à être mûrement considérée.

— Voilà, chers correspondants, j'espère avoir été claire. Lesquels d'entre vous, aimeraient faire ses classes à Prologue?

Hum! M'est d'avis qu'il n'y aura plus de questions sur le sujet avant quelque temps.

Toutefois, nous sommes curieux de connaître ce que les enseignants du futur pensent de la discipline dans la classe!

Augustin Lebeau, journaliste



La patinoire transformée en œuvre d'art!

Prologue, mardi 25 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Des applaudissements nourris et le ravissement de la population devant tant de générosité ont convaincu Sire Soleil de faire halte ici, à Prologue. Serait-ce, que la célébrité des tartes de madame Chiasson ont flatté son odorat? Le thermomètre s'est hissé, jusqu'à 41 degrés Fahrenheit.

Avec ce beau soleil, mes pas m'ont conduit du côté du passeur Trefflé Bellerive, question de savoir comment vont les préparatifs pour la partie de hockey.

La patinoire est bien déneigée; les buts sont en place.

À mon arrivée, messieurs Bellerive et Languille peinturluraient la glace. Au centre, une tête de loup, des lignes rouges, des lignes bleues et des cercles un peu partout. Des petits fanions rouges marquaient certains endroits.

— Qu'est-ce donc que ces barbouillages messieurs?

— Sacrebleu! ce ne sont pas des barbouillages, m'a lancé, Jos Languille. C'est une œuvre d'art. Là, au centre, c'est ce qui identifie l'équipe locale. Les lignes rouges et bleues font partie des règlements. Par exemple, si vous traversez deux lignes et que l'arbitre siffle, le jeu doit être interrompu.

Pardi! Notre «quêteux» me sembla un peu confus dans ses explications. Il m'a raconté une histoire de lignes bleues et de lignes rouges qui faisaient ceci et cela.

Hein! Quoi! Comment! Je n'y ai rien compris.

Hé! Pas plus que le «quêteux» d'ailleurs, j'en suis certain!

Je dois dire, malgré tout, que cela donne un bel effet.

Tout autour de la patinoire, nos deux hommes se sont donné la peine de dresser des palissades, pour empêcher la rondelle de nous fausser compagnie. Cela ressemble à un enclos pour les chevaux.

— Et cette tête de loup, que veut-elle dire, demandais-je, à Jos Languille.

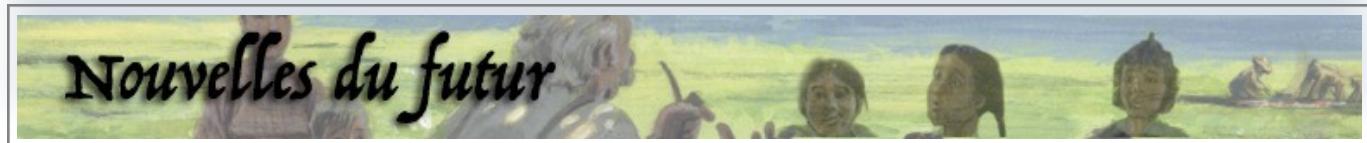
— On m'a donné carte blanche, monsieur Lebeau, j'aime les loups, alors, j'ai dessiné une tête de loup sur la glace... Avez-vous, quelque chose à redire là-dessus ?

J'ai haussé les épaules et je me suis dirigé un peu plus loin, vers une bande d'enfants qui décorent, avec des bouts de bois et des morceaux d'étoffe de diverses couleurs, ce que l'on pourrait appeler, les remparts de la patinoire.

Hum! Ce sont de bien petits remparts, que je me suis dit!

Ils avaient réussi à écrire: «LES LOUPS DE PROLOGUE», en belles grosses lettres. Cela était du plus bel effet qui soit pour mon œil, peu habitué à voir ainsi de telles décorations.

Souhaitons que la nature ne vienne anéantir ces efforts en quelques bordées de neige.



Bernard Hamelin, adore correspondre avec les gens du futur car, la plupart de ses correspondants affirment aimer beaucoup les animaux.

Bernard est un passionné de la nature et il aime tout ce qui est vivant même si cette vie a la forme d'un animal répugnant.

À ce sujet, j'aimerais expliquer le pourquoi de l'extrême sensibilité de Bernard Hamelin, envers les animaux de toutes sortes.

Il faut donc que je vous raconte l'histoire de l'oie sauvage de Bernard.

Ah! L'oie sauvage de Bernard!

Cette année là, c'était à la fin du mois de mars, alors que la seigneurie Prologue était encore sous l'emprise de l'hiver et que le territoire était presque entièrement recouvert de glace et de neige, que les premiers de ces oiseaux, migrants intrépides, ont fait leur apparition printanière dans le ciel de Prologue.

À mesure que le mois d'avril progressait, les immenses volées bruyantes des Grandes Oies sont arrivées de plus en plus nombreuses sur les rives du Saint-Laurent et de La Serpentine, en provenance, paraît-il, des aires d'hivernage de la côte est des États-Unis.

Ces magnifiques oiseaux ont fait halte, ici et du côté de la seigneurie de La Chamaille, jusqu'à la fin du mois de mai, après quoi, elles ont continué leur longue migration, vers les aires de reproduction arctique.

Elles sont revenues à l'automne, pour une halte prolongée, au terme de laquelle elles ont repris la route vers les aires d'hivernage.

La vue de cette multitude d'oiseaux, au plumage blanc éclatant, qui s'agitent bruyamment dans le décor magnifique de Prologue est, sans aucun doute, l'un des plus impressionnantes spectacles fauniques au monde.

Toujours est-il, que Bernard a recueilli l'une de ces Grandes Oies, alors qu'elle avait une aile brisée.

Avec l'aide de Jérôme Lagibotière, il l'a vite remis sur pieds... enfin, je veux dire, sur pattes. Je me souviens qu'elle le suivait comme un p'tit chien. Le jeune garçon, l'avait dénommé «Douceur»!

Comme Tancrède, le canard de madame Beaulieu, l'oie protégeait son bienfaiteur, en donnant des coups de bec aux malotrus qui osaient le menacer.

Cette année là, à l'automne, les oies s'étaient rassemblées, comme d'habitude, se serrant les unes contre les autres, allongeant leurs têtes toutes ensemble, et, en vol, elles demandaient aux oies domestiques, demeurées, en bas, sur terre:

«Viens-tu avec nous? Viens-tu avec nous»?

«Douceur» ne pouvait s'empêcher de lever la tête pour écouter: «Viens avec nous, viens avec nous, nous partons pour l'Arctique, nous partons pour l'Arctique»!.

À mesure que les bandes d'oies passaient, «Douceur» s'enhardissait et battait des ailes, prête à s'envoler.

Le plus merveilleux de l'histoire, c'est que le gamin semblait comprendre ce langage.

Ce jour-là était un jour merveilleux, un jour qui invitait au vol. Malheureusement pour Bernard, «Douceur» s'est envolée, pour rejoindre le dernier groupe d'oies qui venaient de passer.

Comble de malheur, un chasseur embusqué l'a tué, sous les yeux du pauvre Bernard. Il paraît que ce soir là, il a pleuré toutes les larmes de son corps.

Depuis, il a juré de tout faire pour protéger tous ces oiseaux au plumage blanc et de ne plus jamais manger une oie comme repas.

Il m'a dit qu'il lui arrivait de rêver qu'il s'envolait avec «Douceur», perché sur son dos.

Dans ce rêve, il a l'impression d'avoir des vertiges. Il a la sensation de l'air qui siffle et du vent fouettant son visage. Les ailes de «Douceur» frappent, et ses plumes vibrent avec un bruit de tempête. Treize oies volent autour de lui. Toutes caquettent et battent des ailes. Les yeux éblouis, les oreilles assourdis, il ne sait si elles volent haut ou bas ni quel est le but du voyage.

Voilà, un bien beau rêve, que je lui ai dit.

En guise de réponse, Bernard m'a confié avoir, toujours un pincement au cœur, lorsqu'il entend le bruit d'une décharge de fusil à l'automne venu.

Pour le consoler, je lui ai fait la promesse de l'amener avec moi, lorsque je vais observer les Grandes Oies du côté de la seigneurie de la Chamaille lors de leur passage.

Je crois bien qu'il était content. Ne me reste plus qu'à tenir ma promesse.

Cela ne me sera pas une chose difficile, puisque je suis un homme de parole.

Augustin Lebeau, journaliste



Une certaine dame Zamboni pourrait arbitrer la partie de hockey?

Prologue, jeudi 27 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un troupeau de quelques nuages dispersés, a survolé la seigneurie durant la journée d'hier. Quelques nuages, ont laissé échapper une légère neige à la faveur de la nuit. Aujourd'hui, un vent chaud, a chassé ces importuns vers d'autres contrées. Le thermomètre, a dépassé la ligne du 45 degrés Fahrenheit.

Dans une chronique précédente, j'ai parlé d'une importante réunion qui a eu lieu au manoir seigneurial. Je vais abréger ce qu'on y a dit.

Après bien des discussions, nous avions convenu qu'il n'y aurait qu'une seule équipe qui porterait les couleurs de la seigneurie Prologue. L'équipe adverse serait composée de joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Ça, vous le savez déjà!

Il fut aussi entendu, que les joueurs n'auraient pas plus de douze ans, car, il est bien reconnu que cet âge, est celui de l'enthousiasme et de la vitalité.

Diantre! Et bien oui, je parle de la partie de hockey.

Comme je l'ai dit, la partie que nous avions organisée l'année dernière fut très amusante parce que nul ne prenait la chose au sérieux.

Ce n'est pas le cas pour cette année: fini les folâtreries. Je le répète, l'organisation de cet événement est maintenant devenue une course à l'intelligence, à la fierté et à la force de caractère.

Ça sent l'escroquerie, la tromperie, la friponnerie, la filouterie à plein nez. Par la barbe de mille dragons!

Comme les gens de la seigneurie de la Vadrouille sont toujours prêts à s'amuser et à se mesurer à nous, il n'a pas été difficile de leur faire accepter de former une équipe qui viendra rencontrer celle de Prologue dimanche prochain.

Ça aussi, vous le savez!

Si vous vous rappelez bien, l'année dernière, monsieur Donald Laprise s'était chargé , flanqué de ses deux garçons, d'arbitrer la partie.

Malheureusement, cette année, le juge de paix a opposé un refus catégorique, quand il a su toute l'importance qu'on accordait à cet événement.

Je vous fais part, des raisons de ce refus:

- Je suis un juge de paix, monsieur Lebeau, il n'est pas question que je prête ma crédibilité à un jeu dont j'ignore à peu près toutes les règles. L'an passé, nous nous étions bien amusés, mais là, l'heure est grave.
- Imaginez! ce qui pourrait advenir de moi, dans le cas, peu probable certes, que je fasse une erreur ?
- Imaginez! le mauvais parti que l'on me ferait advenant, que je décerne une punition non méritée.
- Pis encore! Imaginez! la pagaille, si j'accordais un but injustifié? Cela provoquerait un véritable charivari!
- Rappelez-vous, mûsieur, comment ces choses là, se terminent parfois.
- Comment un homme de mon rang, occupant les fonctions que vous connaissez, peut-il se permettre de subir les huées de la population?

Je vous trouve plein de bon sens, Monsieur le Juge, lui dis-je, sans hésiter.

- Vous savez, monsieur Lebeau, s'empressa-t-il d'ajouter: les jeunes du futur sont de bonne volonté, mais ils ont souvent bien de la peine à expliquer le monde qui les entoure. Ils ne sont pas toujours très clairs dans leurs lettres. Cela donne lieu à des quiproquos assez cocasses.
- Par exemple, l'autre jour, j'ai assisté à une discussion concernant la présence d'une certaine dame Zamboni durant la partie.
- Ici, nul ne l'a vu, nul ne sait si elle existe vraiment et pourtant, certains jeunes freluquets ont proposé qu'elle soit l'arbitre de la rencontre.
- Pardi! Vous conviendrez, mûsieur, que même le dictionnaire encyclopédique ne nous permet pas de connaître tous les aspects du jeu: c'est dire à quel point, l'affaire n'est pas claire!

Ma foi! Dis-je, en reprenant ma route, votre point de vue mérite réflexion.

Cependant, malgré la justesse des propos de cet homme sage, je pense tout autrement.

Je ne voudrais pas, faire passer le juge de paix pour un pleutre, mais qui, autre que lui, peut assurer la paix et le respect du bon ordre lors de cette partie.

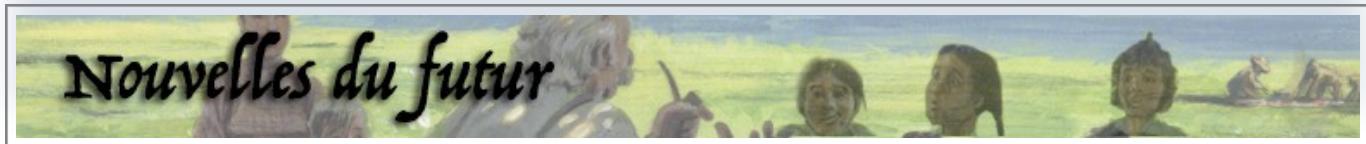
Hein! Qui de mieux placé qu'un juge de paix pour assurer le bon déroulement de cette partie de hockey?

M'est d'avis, qu'il y a des moments dans la vie, où il faut prendre des risques. Enfin, j'ai déjà une petite idée, de la personne qui le remplacera.

Je vous réserve la surprise.

Toujours est-il, que notre équipe comptera quelques joueurs expérimentés tels: Guillaume Rasmussen, Mathieu Martin dit Tudor, Denis Tremblay, Bernard Hamelin, Anthony Prologue et Paulin Larose. Ces derniers ont tous joué l'année dernière.

Cependant, il y a une nouveauté: la rondelle ne sera plus un crottin de cheval durci, mais une galette de bois, que monsieur Roger Lamarre a minutieusement fabriqué pour l'occasion. Il a également fait les bâtons de hockey. Il s'est inspiré, d'un croquis que certains correspondants du futur lui ont fait parvenir!



Parais, que les ordinateurs sont capables de battre les champions aux échecs.

Mon ami, l'ingénieur MacPherson, n'en croit rien.

— À moins, m'a-t-il confié, que l'ordinateur agisse un peu comme l'a fait le service postal pour internationaliser le jeu d'échecs.

Voyant mon air interloqué, il s'est empressé de m'expliquer sa pensée.

Il m'a appris qu'au XIXe siècle, le jeu d'échecs a franchi les frontières et est devenu « international », grâce au nouveau service postal, qui a permis aux clubs d'échecs de correspondre entre eux et de créer ainsi un réseau mondial.

Il m'a parlé, d'un échange qui est devenu célèbre à savoir, la bataille que se sont livrée pendant quatre années, de 1824 à 1828, les clubs d'échecs des grandes villes d'Édimbourg et de Londres.

La distance, entre ces deux villes, étant de plusieurs lieues, les lettres prenaient trois jours pour parvenir de l'une à l'autre.

Finalement, c'est le club d'Édimbourg qui gagna, mais la plus grande victoire fut, d'après lui, celle des échecs, car les journaux suivirent de près la bataille, ce qui permit à un grand nombre de lecteurs d'observer des parties passionnantes.

Monsieur MacPherson, m'a d'ailleurs montré les articles de journaux qu'il avait découpés à ce sujet et, qu'il traîne curieusement dans l'une de ses valises, partout où son travail le mène.

Il m'a chuchoté, à l'oreille, qu'il comptait bien faire lire ces feuillets à Paulin Larose dans l'espoir qu'il améliore son jeu aux échecs.

Il paraît que lorsqu'il était étudiant, il jouait fort bien aux échecs. Il avait même acquis une très bonne réputation, ce qui lui permit de voyager et de se mesurer aux meilleurs joueurs de différents pays.

Depuis 1830, dit-il, de nouvelles associations, organisent de temps en temps des championnats. Avec le temps, elles sont devenues de mieux en mieux organisées et de plus en plus courantes.

Mon ami, l'ingénieur, est aussi un homme très humble, car, il ne manqua pas de m'informer que, même dans ses meilleures années, il était bien loin de pouvoir se mesurer à des hommes comme Louis Bourdonnais, un Français qui, en 1834, dora le blason de la France en battant le Britannique Alexander McDonnell, ou bien encore à l'Anglais, Howard Staunton qui, en 1843, permis à l'Angleterre, de prendre sa revanche lorsqu'il battit à plate couture le champion français Pierre Saint-Amant.

Pour conclure sur ce sujet, il m'a informé qu'il y a eu un tournoi international à Londres en 1851.

Il paraît que le maître actuel des échecs est un Allemand, Wilhelm Steinitz qui, en 1852, a battu tous ses rivaux et s'est déclaré champion du monde.

— Ma foi! lui dis-je, incrédule, il faut avoir une certaine assurance, de l'orgueil et, une grande vanité pour avoir une telle prétention!

Je n'eus, pour toute approbation, qu'un haussement d'épaules et la remarque suivante:

— Taratata! Vous ignorez ce dont vous parlez, cher ami!

— Hum! Laissons cela et revenons plutôt aux ordinateurs!

On sait que ça permet d'écrire des lettres, de jouer à des jeux, de faire bouger des images. Mais, être plus intelligent que des humains... là, c'est un peu fort!

En entendant ces réflexions, Léon Simard a demandé, sourire en coin, si les ordinateurs avaient droit de vote et s'ils pouvaient être élus députés!!!

— Et ils mangent goulûment les pingres, que je lui ai répondus, du tac au tac!

L'effet de cette tirade fut immédiat!

Les éclats de rire ont fusé de toutes parts. Cinq minutes après son départ, on se tapait encore sur les cuisses, en se rappelant l'air vexé du «PAUVRE» homme...

Augustin Lebeau, journaliste



Branle-bas de combat autour de la partie de hockey

Prologue, samedi 29 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Délicieuse chaleur, ravissante lumière, radieuse journée. Il y a des moments où il suffit d'exister pour jouir d'instants de bonheur. Depuis quatre jours, le temps est une oeuvre poétique que dame Nature offre aux hommes de bonne volonté. Aujourd'hui, le thermomètre a atteint la ligne du 48 degrés Fahrenheit.

correspondants.

Pour ce faire, chacun des écoliers a été invité à inscrire sa suggestion sur un bout de papier. Le tout a été mis dans un chapeau et mademoiselle Tremblay y a plongé la main pour y piger une seule proposition.

— Voilà! a-t-elle lancé narquoisement, notre équipe portera le nom suivant: «LOUPS DE PROLOGUE»!

Il paraît qu'elle a eu droit à une salve d'applaudissements et de hurlements.

— Sapristi! a-t-elle fièrement ajouté, une meute de loups n'aurait pas fait mieux.

— Heureusement, m'a dit mademoiselle Tremblay, que je n'ai pas pigé des noms tels, les grenouilles, les serpents, les couleuvres, les rats, les chats, les chiens, les chevaux, les sauterelles!

— Imaginez! les sarcasmes que ces noms, peu glorieux, nous auraient mérités.

— Ma foi! dis-je, trop heureux des confidences de mademoiselle Tremblay, «Les LOUPS»..., ça sonne bien!

— M'est d'avis! que cela impressionnera nos adversaires!

Il paraît que les enfants sont repartis chez eux en se bousculant et en culbutant dans la neige, joyeux et heureux de l'effet, que ne manquerait pas de produire leur nom d'équipe sur le moral de leurs adversaires.

Ils étaient également heureux, du dessin que la jeune Chloé avait été chargée de porter aux deux vieilles filles Lavoie..., nos deux grandes couturières.

Malheureusement, je n'ai pas encore vu ce dessin, mais il paraît que le loup a une tête affreuse et qu'il fait peur. Il a la gueule ouverte, prête à croquer quiconque se présentera devant lui.

Je suis passé rapidement au magasin général, lieu de rendez-vous des femmes, qui s'occupent de l'équipement de nos joueurs.

J'y ai vu, les deux sœurs Lavoie, qui travaillaient dans un coin et, qui n'ont jamais voulu me montrer le dessin de Chloé. Elles m'ont cependant assuré, que ce serait prêt pour la partie de hockey et, que cet artifice ne manquerait sûrement pas de faire son petit effet.

Hum! Cela promet! À voir leurs yeux pétillants et remplis de sourires.

Les autres femmes, toutes aussi affairées, allaient en tout sens et leurs robes froufroutaient comme des ricanements. Par contre, j'ai pu constater le travail dit «de sécurité». Je m'explique.

Un correspondant de madame Beaulieu aurait expliqué que, dans le futur, les joueurs de hockey peuvent parfois se blesser très grièvement. Le jeune François lui a parlé de risques de très graves blessures à la tête. Ce danger est la principale raison pour laquelle les joueurs du futur, portent des casques qui les protègent de coups de bâtons ou bien encore, des effets d'une chute sévère sur la glace.

Vous imaginez bien que cette information n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd...OUPS! plutôt... d'une sourde.

Madame Marie-Louise Beaulieu ne voudrait pas qu'un enfant de Prologue soit victime «d'une caution célébrale»... comme elle dit à qui veut l'entendre.

Hum! Je ne suis pas allé vérifier si cette expression de «caution célébrale» est la bonne, mais, je me promets de le faire, car je doute fortement de la justesse du mot.

Vous n'êtes pas sans savoir, que cette charmante femme, a le vilain défaut de déformer les mots et, de créer ainsi des expressions nouvelles qui n'ont de sens que pour elle-même.

Toujours est-il, que les femmes ont trouvé une solution, que je dirais fort originale. La trouvaille est venue de la domestique de Madame Chiasson, Jane-Édith Caldwell.

L'idée lui serait venue alors qu'elle était occupée à rafraîchir sa paillasse. Il paraît, qu'elle s'est alors élancée dans l'escalier, sans prendre garde et, plutôt que de descendre les marches une par une, elle les a déboulées, de sorte qu'elle s'est retrouvée en bas, cul par-dessus tête.

Il paraît que la jeune fille a des bleus sur tout le corps et qu'elle a de la difficulté à s'asseoir. Assez jaspiné! je vous décris son idée!

Elle a proposé, de prendre tout le contenu d'une vieille paillasse comme, plumes et paille et, d'en remplir des bonnets de nuit. Ceux-ci, ainsi préalablement doublés, s'attacheraient sous le menton, à l'aide d'une petite courroie de cuir.

Ma foi! J'ai constaté de visu l'invention susdite et je conçois très bien, qu'un joueur sera moins assommé advenant, qu'il tombe tête première sur la glace ou bien encore, qu'un adversaire lui assène, par mégarde, un coup de bâton. Là, n'est pas mon inquiétude.

La question est de savoir, si certains de nos joueurs accepteront de porter ces casques de sécurité, car ils ont un aspect hideux.

Imaginez! Nous sommes très loin du casque de cuirassier, du casque de dragon. Celui-là est plutôt ridicule. Ils auront fière allure, nos pauvres petits! Bof! m'a dit, madame Beaulieu. Il n'y paraîtra rien, car les joueurs porteront leurs tuques par-dessus ces casques.

— Ouais, me semble, que les enfants vont mieux apprécier, dis-je, de mauvaise humeur.

— «Vous êtes «ben rouspéteux», m'sieur Lebeau, me dit madame Beaulieu, en me donnant une forte tape dans le dos qui m'envoya choir sur le plancher. Un peu plus et, j'atterrisais sur le nez!

— Inutile de vous dire, que ma chute amusa beaucoup et que je fus la «risée de ces dames»!

Misère! M'est d'avis, que tout cela peut nous réserver quelques mauvaises surprises. Enfin, qui vivra verra!

M'est d'avis, que cela n'est que pour améliorer l'apparence de ceux qui ont déjà une grosse tête... cela dit au sens propre et, au sens figuré! Hé! Hé



On a appris que les gens du futur font des rapports d'impôts. Ils remplissent eux-mêmes un formulaire sur lequel, ils indiquent combien d'argent ils doivent DONNER à ceux qui les dirigent. Je dois vous dire que cette pratique serait très impopulaire ici à Prologue. Les gens détestent les impôts.

Certes, la plupart d'entre nous conviennent qu'il faut reconstruire le presbytère, entretenir les chemins publics et donner une éducation aux enfants, mais il ne faut pas exagérer...

À propos d'argent, j'en ai une bien bonne à vous raconter.

Mesdemoiselles Karine et Marie-Louise ont écrit une fort jolie lettre à madame Marie-Louise Beaulieu. En voici d'ailleurs, une partie qui donnera à réfléchir à tous ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir :

«Pour répondre à vos questions, il n'y a pas eu de crise politique (enfin, nous ne sommes pas au courant s'il y en a eu une). Mais il y a eu une crise économique. Celle de 1929. Les prix se sont mis à baisser. Par exemple, supposons que vous avez acheté une maison au prix de 25,000\$. Et maintenant, elle ne vaut plus que 1,000\$. Vous perdez ainsi 24,000\$! Les millionnaires étaient ruinés. Et c'est ainsi que quelques-uns, voyant leur fortune disparaître, se sont enlevé la vie. Oui, enlevé la vie ! Tout cela juste pour de l'argent. Heureusement, nous n'étions pas encore nées et nos parents non plus.»

Brrr! C'est encore pire que l'impôt! Ces crises sont très déplorables. Certains enfants de Prologue, qui vont naître dans les années qui viennent, risquent de vivre cette crise. Nous les aiserons de telle sorte qu'ils puissent s'y préparer.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (semelles cloutées) (1)

Prologue, lundi 31 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Après tant de chaleur, de lumière et de plaisir, il faut bien reprendre là où nous avions laissé. C'est ainsi que quelques nuages, se croyant investis d'une mission divine, ont recouvert le ciel de la seigneurie. Depuis quelques heures, la douce grisaille d'un ciel d'hiver règne sur notre destinée. Malgré tout, le thermomètre se maintient à une température respectable de 30 degrés Fahrenheit.

Hier, c'était dimanche et j'ai rempli un plein carnet de notes. Vous vous doutez bien que j'ai assisté à la partie de hockey. Il y a tellement à dire que je ne sais par où commencer.

La journée fut idéale. Dans ma chronique précédente, j'ai mentionné que certains habitants concoctaient, dans le secret, une invention pour assurer la victoire à nos joueurs.

Diantre! La surprise fut grande lorsque j'ai appris, que nos joueurs seraient chaussés de semelles cloutées.

Ces semelles du diable ont été réalisées par le forgeron Athanase, le cordonnier Larose et Roger Lamarre, notre menuisier-fossoyeur.

Pardi! Vous vous doutez bien aussi que derrière ces hommes se cachent des inventeurs tels, Alcide Tremblay et François Petitout!

Ma foi! Il est de notoriété publique que pour ces deux hommes, il n'y a rien d'impossible. Ils prétendent que toutes les idées méritent d'être menées à terme, quelle que soit l'utilité de l'invention.

Il y en a plusieurs, qui ne sont pas de cet avis.

Quoi qu'il en soit, seule madame Marie-Louise Beaulieu serait plus à même de vous dire tout le mal qu'elle pense de la machine à faire des omelettes, construite par monsieur François Petitout, il y a de cela quelques années.

Comme de quoi, tout ne mérite pas d'être mené à terme.

Revenons à nos moutons et à notre partie de hockey.

Vous y êtes... enfin presque! Les chandails sont magnifiques. Les deux vieilles filles Lavoie y ont apposé un écusson. Il a été cousu dans le dos et il représente une tête de loup.

Il couvre tout le dos et cela est très impressionnant.

J'ai cependant trouvé étrange, la réaction de Jos Languille, lorsqu'il a vu le chandail. Je dirais même qu'il est devenu tout blanc à tel point, que j'ai cru qu'il allait tourner de l'œil.

Certes! La chose n'est pas arrivée, mais le quêteux a regardé longuement les enfants déambuler avec leur chandail.

Diantre! J'ai même eu l'impression, que cette tête de loup lui rappelait quelque chose et, plus curieux encore, fut la réaction de Madame Pauline Lemieux.

J'ai observé, chez cette dernière, un état de stupéfaction, pareil à celui de Jos Languille.

M'est d'avis, que tout cela cache quelque chose. J'irai aux nouvelles et je vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Toujours est-il, que les habitants de la seigneurie de la Vadrouille sont arrivés très tôt en sleigh. Ils étaient for bruyants et les grelots, ont annoncé leur venue à des lieux à la ronde. Il n'y a pas à dire, ces gens là, sont de joyeux lurons et, il est reconnu qu'ils ont l'esprit à la fête.

Les arbitres de la partie prirent rapidement leur place au centre de la patinoire. J'ai nommé le curé Chandonnay et le curé Sylvestre de la paroisse Sainte-Jean-Baptiste de la Vadrouille.

Mais, avant que la partie ne débute, les deux hommes se sont éloignés et ont conversé quelques instants sous la protection de l'Esprit Saint.

Les enfants ont achevé de s'habiller dans l'église. Un rideau séparait les deux équipes, les protégeant ainsi des regards indiscrets.

Les enfants de la seigneurie de la Vadrouille sont sortis les premiers. Ils ont fait le tour de la patinoire en riant et en se bousculant.

Ils étaient habillés comme tous les enfants du Canada, en cette période de l'année. Aucun élément supplémentaire ne s'était ajouté à leur tenue hivernale quotidienne. Une seule chose nous a surpris: ils avaient tous des patins aux pieds.

Puis, ce fut le tour des joueurs de notre équipe. À leur vue, les habitants de Prologue sont restés bouche bée, pantois devant le spectacle!

Imaginez! Ils portaient des bonnets matelassés, des caleçons rembourrés, des petits coussins rembourrés aux épaules et finalement, des semelles cloutées.

Ils ressemblaient à de vrais gladiateurs et je ne sais si les habitants de Prologue ont marqué leur admiration, ou plutôt leur stupéfaction, par leur silence et l'air nigaud qu'ils affichaient.

L'impression ne fut pas la même, chez les adversaires. Imaginez, ils se sont tous esclaffés! Certains se sont roulés dans la neige, d'autres ont lancé des balles de neige dans la direction de nos joueurs.

Les huées, de quelques habitants de la seigneurie de la Vadrouille, sont arrivées jusqu'à nous et, nous sommes restés muets, choqués par ce que nous venions de voir.

Que dire de plus? Tout cela commençait bien mal et ce qui allait suivre était, somme toute, prévisible.

À suivre...



Nouvelles du futur

Madame Pétronille est encore venue me voir pour me parler de sa correspondance avec les gens du futur.

Héhé! Il paraît que certaines demoiselles lui auraient écrit qu'elles «pettent le feu».

Naturellement, madame Pétronille, de coutume si chaste dans son vocabulaire, leur a répondu qu'elles avaient un langage, certes, très coloré, mais, peut-être un peu déplacé.

— J'ai d'abord cru que les jeunes filles avaient mangé des fèves au lard et de la soupe aux pois et que cela était, sans nul doute, responsable des flatuosités, des vents dont elles avaient été victimes.

— Imaginez, monsieur! Je leur ai même recommandé d'utiliser une expression plus polie pour parler de ces phénomènes naturels et si peu agréables.

— Ma foi! Dis-je, j'ai l'impression que tout cela tient d'un langage plutôt expressif et qu'il n'y a pas là, matière à impolitesse.

Mon intuition était bonne, car dans la lettre suivante, les jeunes filles ont expliqué à madame Pétronille, qu'il s'agissait d'une expression qui signifiait qu'elles étaient en forme et non pas qu'elles avaient des gaz.

— Certes! dis-je, pour conclure sur la curiosité des expressions des gens du futur, j'imagine que l'expression «être en forme» signifie que ces jeunes filles sont d'une belle conformation anatomique et qu'elles n'ont pas de difformités, de malformations.

Avant de me quitter, comme je m'inquiétais de l'état de santé de madame Pétronille, je lui ai entendu dire, la voix étouffée dans un grand éclat de rire: «Hé ben! Mon p'tit bonhomme... je crois bien que je pette le feu»!

Diantre! J'en suis encore éberlué!

Quelle familiarité! est-ce à dire que madame Pétronille subit les influences du futur au point d'en oublier la politesse la plus élémentaire p'tit bonhomme... p'tit bonhomme... p'tit bonhomme!

Augustin Lebeau, journaliste